

Raslani ABDOUŽOUSSENI

# INCISIONS

PRELUDE

# INCISION I

## PROLOGUE

Il était presque une fois à l'île de la Réunion, un jeune homme en quête de la fantasmagorie fouinait dans la bibliothèque après les cours. Il lisait tout ce qui se rapportait aux esprits, à la magie et autres sujets paranormaux. Le monde métaphysique lui suscitait un intérêt très prononcé. Justement, aujourd'hui, le septième jeudi du mois de Juin, ou plutôt le deuxième, de l'année 2007, il était à Saint-Pierre, en train de lire *Télékinésie et télépathie, comment y parvenir ?*

Il savait bien qu'il ne pourrait pas bouger un objet par la seule force de la pensée, mais il le souhaitait tellement. Et ce n'était pas vraiment qu'il n'avait rien d'autre à faire. Il était candidat au baccalauréat, étant un élève de terminal. Jusque-là, ses cheveux noirs de métis zoreille malgache avaient gravi les échelons de la scolarité sans problèmes (enfin, si. Son dossier scolaire comportait de mauvaises louanges et autres calamités. Mais bon, il n'avait pas redoublé). Sa stature montrait un athlète talentueux, mais il était flemmard comme un certain animal communément appelé paresseux. Les présentations reprendront plus tard.

Il déposa le livre, plaça son téléphone devant lui, sur la table, se massa les tempes en marmonnant des paroles inintelligibles puis serra la mâchoire. Il fixait l'invention technologique comme l'aurait fait un personnage de manga, l'air plus sérieux que jamais. Il resta ainsi pendant un instant qui parut être une éternité. Soudain, il reçut une énorme claque sur la nuque.

- Wouaïe ! Purée de melon ! T'es au courant que ça fait mal ! Boucles d'enfer !

- Arrête tes idioties, Winrild. T'as oublié qu'on a un examen demain ?

- Comment pourrais-je oublier ça ? Le prof ne parlait que de ça.

- Il n'était pas obligé, tu sais ? S'il est venu, c'est simplement pour nous donner des conseils, « pour dissiper » le surplus de stress.

- Eh bien, vois-tu, je n'ai aucun stress. Tout est dans la tête. L'énergie du stress n'influera certainement pas en bien sur mes résultats. Alors à quoi bon lui laisser prendre possession de mon esprit ?

- T'as lu ça dans quel livre ? se moqua-t-elle.

- Oui, critique-moi. Endors-toi dans ta routine, si ça te fait plaisir. Moi, je veux du changement. La vie est un ennui. Il faut un bouleversement à tout ceci. Quelque chose qui vaille la peine d'être vécue. Quelque chose de grand.

- Où est passé le Win que j'ai connu ? Fiuh, fit-elle en joignant les mains vers le ciel. Celui que j'ai connu s'ennuyait, mais il ne parlait pas comme un bouquin.

- Cesse de te moquer de moi, jeune pucelle. Tes propos sont d'une...

Elle ne le laissa pas finir et le claqua. Elle ne le ménagea pas. Elle lui servit quelques coups, de pieds et de poings, puis lui empoigna la gorge. Elle leva l'index sous son nez en signe d'avertissement.

- Si tu..., commença-t-elle.

- Elle me manque, coupa-t-il, l'air absorbé.

- Hein ? Qui ça ?

- L'époque où tu étais douce avec moi.

Si sa peau n'était pas basanée, on aurait vu la jeune fille rougir. Elle resta bouche-bée juste assez longtemps pour qu'il pût se dégager. Il se massa le torse, endolori, prit son téléphone et se dirigea vers la sortie.

- Winrild ?

- Oui ? fit-il en se retournant.

- Tu n'as jamais été doux envers moi.

Elle le regardait avec des yeux attendris, suppliant presque. Il sourit et répondit tout simplement :

- Je ne serais doux qu'envers ma cafrine<sup>1</sup>. Et tu ne l'es pas encore.
- Quoi ? Comment ça pas encore ? Tu espère quelque chose, c'est ça ?
- Je n'espère pas. Je sais.

Il ne la laissa pas en placer une. Il sortit promptement. Il souriait mesquinement. Elle se dépêcha de le rattraper, une fois dehors. Ils prirent le bus H pour remonter au Tampon. Le silence régna entre eux deux pendant tout le trajet. La surnommée Boucles d'enfer repensait à ses sentiments soi-disant cachés, perturbée. Winrild, lui, pensait plutôt au moyen de bouleverser le court « normal » de sa vie. Une fois, il a été tenté de s'attaquer à un gendarme, pour donner un coup de pouce au destin, devenir quelqu'un de connu. Mais il avait changé d'avis. Se retrouver derrière les barreaux, ce n'était pas le genre de changement auquel il aspirait. Il avait lu plusieurs livres de fantaisie. C'est plutôt là-dedans qu'il se voyait. Il était fan et jaloux du petit sorcier de Rowling, des dragonniers aussi. Il s'imaginait souvent en train de combattre des monstres, de chevaucher des créatures imaginaires, de sauver des opprimés. Il voulait que cela devînt son destin.

Arrivés à la gare de la ville fleurie, ils descendirent sans s'accorder un regard. Mais ils n'osèrent pas se séparer sans un bisou d'au revoir. Cependant, ils ne le firent pas de suite. Ils restèrent pensifs, tels deux mongols en perdition, pendant une bonne minute. Elle se décida à rompre leur mutisme :

- Bonne chance pour demain. La philosophie n'est pas un obstacle pour toi, du moment que tu n'y mêle pas tes histoires fantastiques.

- M'oui. Bonne chance à toi, Melissa. Bonne soirée.

Le petit bisou vint. Melissa, c'était donc ainsi que s'appelait Boucles d'enfer, sentit le sang lui monter à la tête. Elle savourait ce contact qui ne dura que deux fois 0,7 secondes environ. La peau du jeune homme était douce, chaude et lisse. Il n'avait qu'un peu de duvet malgré son âge. Il sentait bon. Elle remarqua que

---

<sup>1</sup> A l'origine, habitante de la Plaine des Cafres, mais aussi nom donné aux Réunionnaises de couleur noir.

ce n'était pas son parfum habituel. Il avait donc finalement changé son eau de Cologne selon ses directives. Elle s'en réjouit.

Elle tourna vivement les talons pour ne pas se trahir et s'en alla. Elle sentait le regard du garçon peser sur elle, mais elle ne s'arrêta pas. Elle prit la petite pente et passa par le centre-ville pour rentrer chez elle. Sa mère arrosait le jardin, lorsqu'elle ouvrit le portail. Elle lui dit bonjour et se dirigea directement vers sa chambre. Elle se jeta sur son lit et ferma les yeux. Elle respira très fort, puis se calma. Au bout de quelques minutes, elle se leva, ouvrit la fenêtre, déboutonna sa chemise, et se remit au lit.

« Win, tu n'es qu'un idiot, dit-elle. Comment une fille comme moi peut aimer un mec comme toi ? Et toi... Tu sais ce que je ressens et tu continues d'agir comme un abruti. »

Elle jura et s'allongea sur le ventre. Elle prit son coussin, le serra contre elle puis se mit à cogner dedans. Elle le projeta ensuite contre le mur en soupirant.

- C'est plutôt moi qui agis comme une abrutie. Win, est-ce que tu m'aimes ? Je veux le savoir. Est-ce que tu m'aimes ?

- Bien sûr que je t'aime, dit une voix.

Elle sursauta. Un garçon d'une dizaine d'année se tenait à l'embrasement de la porte, une PSP à la main.

- Comment... as-tu... osé... entrer sans frapper !? cria-t-elle en volant presque vers lui pour le taper. T'as entendu quoi ?

- J'ai frappé mais tu ne répondais pas ! se défendit-il. Quand j'ai ouvert la porte, tu disais que tu voulais savoir je ne sais quoi. Et je t'ai répondu, c'est tout.

- Et qu'est-ce que tu veux ?

- Je voulais te remercier de m'avoir aidé à faire mon devoir d'hier. La maîtresse m'a félicité. J'ai pensé que c'était bien que tu le saches.

- Que tu le saches, corrigea-t-elle.

- Oui. Désolé de t'avoir dérangée. A tout à l'heure.

- C'est moi qui suis désolée, mon grand.

Elle dit cela en le prenant dans ses bras. Il sourit, le malentendu s'étant dissipé. Il la remercia de nouveau puis sortit, refermant derrière lui.

Elle souffla bruyamment. Elle se tapota le front pour se remettre de ses émotions. Elle alla prendre une douche, une très longue, et n'en sortit que lorsque le dîner fut prêt. Elle mangea avec appétit. Elle aida sa mère à débarrasser. Ensuite, elle se mit à relire les sujets de philosophie qu'elle avait eu à faire tout au long de l'année. Elle nota sur une feuille vierge toutes les remarques du professeur, en écrivant en rouge : Attention. Elle refit ensuite le dernier devoir qu'elle avait rendu. Elle avait eu un joli 12, mais elle estimait qu'elle pouvait mieux faire.

Elle en était à la conclusion, lorsque son portable sonna. C'était un texto de Winrild. « Dors. Un cerveau manquant de sommeil est un cerveau handicapé. N'oublie pas de rêver de moi. Bisoute ». Elle relut la dernière phrase plusieurs fois. Son ami lui envoyait souvent ce genre de rappel, mais ce soir elle y sentit une teinte différente. D'habitude, il écrit ou dit « rêve de moi ». Et là, c'est « n'oublie pas ». Cela marquait une évolution, d'après elle.

« Ok pour dormir. Mais je ne rêverai pas de toi, sinon je ferai des cauchemars », envoya-t-elle.

## INCISION II

# LES YEUX FERMÉS

Le même soir, dans un monde parallèle, pas forcément parallèle, mais une dimension autre, un homme au visage faussement bon égorgéait un enfant. Il dessina un énorme pentacle avec le sang du gamin. Il posa la tête au milieu, se fit une entaille sur le bras et s'en servit pour tracer un triangle autour de la tête. Il se remit debout, et serra les poings. Son corps changea alors de propriété. Il devint presque liquide, un peu gazeux et solide en même temps, noir d'ébène. Ses yeux luisaient d'une couleur jaunâtre, sans pupilles ni iris. Il quitta l'état goudronneux – il s'agit de ce qui se rapprochait le plus de la qualité de son anatomie – et devint entièrement solide. Sa chair et sa peau était toujours ténébreuses mais dures. Il avait pris une bonne dizaine de centimètres, sa masse musculaire était plus prononcée, et il semblait plus souple, agile.

Il crispa sa main au-dessus de la chevelure du décapité et une lumière rouge brilla. Elle se concentra pour former une boule consistante, puis se dissipa en simple photons. La chair du crâne se liquéfia, laissa juste les os. Les traits du pentagramme s'illuminèrent et des flammes en jaillirent.

« Oracles ! hurla-t-il. Que vos voix se fassent entendre ici-même ! »

Plus loin, de jeunes adultes lézardaient sur le toit d'une maison délabrée. Ils parlaient pour ne rien dire et s'efforçaient de rire aux blagues des uns. Une petite fille vint les voir, un pistolet à la main. Elle tremblait à n'en plus pouvoir, des larmes plein les yeux.

- Rendez-moi mon frère ! criait-elle.

- Attends, ma petite ! Pose ce flingue, se précipita l'un des hommes.

Elle appuya sur la gâchette. Une balle traversa la cuisse de l'imprudent. Il hurla à la mort en jetant au sol. Les autres étaient alertes, incapable du moindre mouvement. La peur se lisait sur tous les visages, même celui de la fillette. Elle sanglotait, le regard à la fois vif et éteint. Elle tira de nouveau, mais ne toucha personne.

- Rendez-moi Adolph, ou je... je... je tue tout le monde !

- Attends, ne fais pas quelque chose que tu pourrais regretter ! Et où as-tu trouvé ce flingue ?

Une balle s'enfonça dans la tête de celui-ci. Il s'effondra instantanément. Il y avait une jeune femme parmi eux. Elle eut la mauvaise idée de vouloir s'enfuir. Elle fut touchée à l'épaule. Elle se roula par terre en hurlant de douleur. Comment cette gamine pouvait-elle ne pas manquer sa cible ? En fait, elle essayait de tuer à chaque coup, mais ratait quelque fois.

Les autres n'osaient plus ouvrir la bouche. Elle tira de nouveau. La balle siffla à quelques heureux centimètres de la joue du plus jeune. La panique prit sa raison. Il se mit à courir. Elle le visa mais le manqua par deux fois. Le jeune restant en profitant pour se jeter sur elle et la plaqua contre un mur tout en lui fauchant le pistolet.

- Te rendre ton frère, disais-tu ? Je ne peux que t'envoyer le rejoindre.

- Rendez-le-moi, rendez-le-moi... Rendez-le-moi !

Elle se débattit de toutes ses forces et réussit à le repousser. La colère lui procurait une force hors norme. Mais c'était insuffisant. Le jeune homme la plaqua de nouveau, cette fois contre le sol.

- Tu mériterais que je te viole, sale garce ! T'as buté mes potes !

- Rendez-le moi, suppliait-elle encore.

- Bute-la, cette gamine ! ordonna celui qui saignait de la jambe.

- Vos désirs sont des ordres.

Il enfonça l'arme dans la bouche de la fillette et tira. Le sang gicla derrière elle, peignant une tristesse infinie.

- Patricia, ça va aller ? dit-il en se penchant sur son amie blessée à l'épaule.
- Comment ça pourrait aller ? J'ai mal ! Mon Dieu, j'ai mal !
- Depuis quand crois-tu en Dieu ?
- Ferme-la, salaud ! Donne-moi ce flingue !

Elle se leva péniblement, prit le pistolet et vida le chargeur sur le cadavre de la fillette. Elle lui cracha ensuite dessus avant de perdre l'équilibre et de finir dans les bras de son ami.

- Métamorphose-toi, Patricia. Tu auras plus de chance de t'en sortir.
- J'ai trop mal, je ne peux pas !
- Si tu peux. Toi aussi, Daniel. Faites-le.

Ils fermèrent les yeux.

Plus loin encore, dans un hangar, un moustachu d'une trentaine d'année donnait des ordres à ses hommes. Il voulait qu'on lui trouvât des informations sur un groupe de délinquants qui lui avait volé des objets précieux. Il s'agissait de fragments d'une pierre qu'on ne rencontrait pas sur Terre. Ces pièces étaient rares et avaient une très grande valeur. Des gens trahissaient leurs amis pour s'en procurer. Lui, il venait d'entrer en possession d'un petit stock. Sa rage était donc sans mesure.

- Ne les tuez pas. Brisez-leur les os et ramenez-les moi. J'aimerais qu'ils apprennent ce que signifie *regrets*.

- Oui, boss. Dans la mesure du possible, nous vous les ramènerons vivants.
- Dans a mesure du possible ? As-tu l'intention d'en faire autrement ?
- Non, boss. Mais ces gamins peuvent se métamorphoser. Et avec ces fragments de Ronace bleue, ils peuvent être assez forts pour nous obliger à user de toutes nos ressources.

- Hmm... Ramène au moins l'un d'eux, dans ce cas.
- Oui, boss.

Le bras droit fit une révérence et sortit, suivi de trois autres personnes. Ils souriaient. Ce genre de malfrats est friands des bagarres. Le défi supplémentaire de ne pas tuer les opposants leur procurer une joie immense.

Le meneur parmi les quatre se prénomma Melvin. Il palpait le mètre quatre-vingt-dix. De son débardeur en cuir dépassait des épaules musclés et tatoués. Ses cheveux, coiffés en crête, arborait trois couleurs différentes. A ses lunettes de soleil manquait un verre. Cela aurait dut lui donner un air peu crédible, mais il n'en était rien. Son regard à lui seul suffisait à inspirer la crainte.

Ils montèrent dans leur voiture et filèrent à vive allure.

Le lendemain matin, l'un des jeunes gens qui avait fui en laissant les autres derrière lui, errait, la peur au ventre. La faim le tenaillait également. Il était orphelin et n'avait d'autres amis que ceux qu'il avait abandonné. Il pensait à aller voler, mais à chaque fois qu'il se décidait à le faire, l'image de la petite fille armée lui revenait et il changeait d'avis.

La chance avait tournée pour lui. Pour de bon. Il croisa Melvin. Il savait bien qu'il ne pouvait pas leur échapper, étant autant affaibli. Il pouvait encore moins se battre. Il tomba à genoux et supplia qu'on le laissât sain et sauf.

- Désolé, mon grand. J'ai reçu l'ordre de te briser les os.

- Pitié...

- Je ne sais pas ce que signifie ce mot, répondit-il en ricanant.

Le malchanceux Enry, tel était son prénom, pleura d'abord puis sécha vite ses larmes. Un peu trop rapidement selon Melvin. Il demanda pitié une seconde fois, puis se résigna. Se résigna à se battre. Son corps et ses vêtements changèrent de propriété. Il se métamorphosa en une créature nouvelle. Noire d'encre aux cheveux blancs comme neige. Il tenait un fragment de Ronace dans sa main droite. Il le serra et une lumière en jaillit. Elle l'enveloppa, telle une aura, et il sembla gagner en puissance.

- Pendant un moment, j'ai cru qu'il allait nous refuser une baston, fit Melvin.

- Ne le casse pas trop, conseilla son collègue. Il ne faudrait pas qu'il meure sans le faire exprès.

- T'inquiète pas.

Il se métamorphosa lui aussi. Une mince ligne rouge partait de chaque œil vers la gorge. Leurs visages n'avaient plus les mêmes traits, mais il était reconnaissable si on les regardait bien.

Il était évident qu'Enry ne faisait pas le poids, malgré la pierre qu'il venait d'utiliser. Il attaqua pourtant le premier. Il fit un bond spectaculaire. Il fonduit sur son adversaire lorsqu'on celui-ci le stoppa dans sa descente. Melvin avait sauté et porté un coup dans l'abdomen de l'autre. Tout en retournant vers la terre ferme, il lui fit une clé, à l'instar des catcheurs, et le plaqua au sol en servant de lui comme amortisseur. Il le souleva pour le remettre debout, le retenant par l'épaule.

« Sais-tu produire un Senna ? » demanda-t-il d'une voix douceuse.

Il serra le poing et en le rouvrant, un soleil minuscule apparut. Il le fit grandir et le pressa contre le ventre d'Enry. Tout en hurlant de douleur, ce dernier vola contre un mur. Il tomba lourdement et se releva tout de suite puis chargea. Melvin évita son attaque, lui prit le bras et le tordit, encore et encore.

« Avorton, je vais te montrer comment on se sert des capacités de ce corps que tu connais si mal. »

Il le projet en l'air d'une main, puis le bombardait de coups de poings, sans le laisser mettre pieds à terre. Il frappait à une vitesse inhumaine. Il donnait plus de vingt coups à la seconde. Il s'acharna sur lui tout en riant comme un sauvage. Il prit appui sur ses pieds, et, alors qu'Enry allait enfin trouver un point d'appui autre que celui des coups, il lui mit un uppercut puissant. Maintenant tous deux au-dessus du sol, il pivota et lui décocha un revers du pied en plein dans le crâne. Il atterrit ensuite majestueusement sur lui, tel un acrobate.

- Tu ne l'as pas tué, là ? demanda l'un des compères.

- Mais non. Regarde, il respire toujours.

En réalité, il était à peine conscient. Son corps retrouva son aspect normal, quoiqu'un peu esquiné. Il risqua un regard vers le vainqueur puis perdit connaissance.

On l'emmena devant le boss. On lui demanda où se cachait ses amis. Il hésita d'abord puis leur dit où ils se trouvaient :

- On crèche dans l'ancienne caserne des pompiers.
- Mes Ronaces doivent y être alors ? s'enquit le boss.
- Je ne sais pas. Dacis en a donné un a chacun, et a caché les autres.
- Il ne vous faisait pas confiance, si je comprends bien. (Il rit) Et il avait raison. (Il le prit par le col) Tu viens avec nous. S'il n'y a personne là-bas, tu meurs. S'ils y sont et qu'ils ne me donnent pas mes pierres, vous mourez tous. Si vous les avait toutes utilisées, vous êtes également morts !

Dacis, le leader des voleurs de Ronaces et également celui qui avait le meurtre de la petite fille à son actif, était à « son quartier général », avec ses deux derniers compagnons, blessés. Ils n'avaient pas osé aller à l'hôpital, mais, lui, il avait attaqué une pharmacie pour emprunter quelques médicaments. Pour le jeune homme, il n'y avait pas d'inquiétude à avoir, la balle n'était pas restée. Par contre, celle de la jeune femme s'était logée dans sa chair. Ils n'avaient pas réussi à l'en extraire. Elle gémissait sans cesse.

- Donne-moi un autre Ronace, je t'en supplie...
- A quoi ça servirait ? Même si la blessure se referme, la balle restera dedans. En plus, ça a déjà commencé à cicatriser.

- Tu vas me regarder mourir ? Hein !?

Il ne dit rien. L'autre non plus, ne faisant que regarder.

- Ne me laisse pas mourir. Donne-moi...
- Qui te dis que tu vas mourir ! coupa-t-il. Je vais te chercher un médecin. Michel, veille sur elle. Qu'elle ne touche pas aux médocs.

- En plus tu ne veux pas que je prenne les médocs ! Tu veux ma mort. Je le savais !

- Arrête tes conneries ! Après tous les calmants que tu as pris, ta fièvre ne baisse pas et tu déliras ! (Il lui caressa les joues) Te droguer ne t'aidera pas...

- Donne-moi une pierre !

- Cécile...

Elle le griffa tout en hurlant. Ses yeux étaient déjà injectés de sang. Elle le bouscula et se mit à chercher les fragments de pierre. Elle en oublia son épaule, qui se remit à saigner malgré les pansements et bandages. Dacis la laissa faire, jusqu'à ce qu'elle tombât de fatigue, respirant maladroitement. Il l'allongea de travers et la couvrit d'une chemise qui trainait par là. Il appela ensuite Michel pour qu'il vînt s'occuper d'elle.

- Ne bougez pas d'ici. Je vous promets de revenir le plus tôt possible. Prends soin d'elle.

- Je ferai de mon mieux. Vas-y.

Le leader sortit un Ronace de sa poche, hésitant. Il voulait le leur laisser au cas où ils pourraient en avoir besoin, mais il se disait que Cécile se jetterai dessus. Finalement, il s'en alla avec.

Il arriva en catastrophe dans le cabinet du premier médecin de quartier. Il pointa le pistolet au chargeur vide sur la secrétaire et ordonna d'une voix forte :

« Dis au toubib de se ramener, nous avons une urgence ! »

Celle-ci ainsi que les patients crièrent d'abord de surprise, puis hurlèrent de panique. Certains prirent leurs jambes à leur cou, d'autres restèrent sur place, terrifiés.

- Monsieur, posez votre arme..., balbutia la courageuse secrétaire.

- Je pose que dalle ! Appelle-le ou je le fais dès que tu seras morte !

Le médecin fit son entrer sur-le-champ, alerté par le remue-ménage. En voyant l'arme, il voulut revenir sur ses pas et refermer la porte derrière lui, mais trop tard.

- On a besoin de toi, dit Dacis. Emmène ta trousse de secours et suis-moi.

- Euh... Je...

- Pose pas de question ! Y a eu blessure par balle ! Grouille-toi !

Il aurait pu faire cela la veille, cela aurait peut-être évité une nuit de souffrance à son amie. Il faut croire qu'il n'avait pas les idées en place. Quoi qu'il en fût, après ce raffut, le médecin « accepta » de le suivre.

- Si je vois une voiture de flics rappliquer, je le bute. Compris ? (La secrétaire fit oui de la tête) Et vous, dit-il en direction des patients indécis, rentrez chez vous. Faites- vous une tisane et revenez cet après-midi, si votre médecin est encore en vie !

Il sortit en poussant le docteur devant lui. Il le fit courir jusqu'à la caserne, mais il entendit des voix autres que ceux de ses amis. Il plaqua sa main sur la bouche du praticien. Il avança juste assez pour voir ce qu'il s'y passait sans qu'on pût le surprendre. Il reconnut Melvin. Il murmura un juron.

Le méchant bras-droit s'amusaient maintenant à enfoncer son doigt dans la jambe de Michel tout en lui posant des questions. Le pauvre diplômé en médecine ne savait pas ce qu'il faisait dans une telle situation. Sa vie routinière venait d'être brisée par un énergumène et à présent, des gens se faisaient martyriser. Les larmes lui en vinrent.

« Ah ! pourquoi ? chuchota Dacis. Pourquoi tout ça nous tombe sur la tête ? »

Il regarda ses amis, impuissant. Il n'en voulait pas à Enry, sachant qu'il était le plus peureux de la bande. Ce dernier ne pouvait pas résister bien longtemps à la torture. Il s'en voulait à lui-même. Il aurait dû emmener les blessés à l'hôpital puis se mettre à la recherche du fuyard. Au lieu de cela, il avait perdu du temps, et allait perdre des vies.

Le docteur réussit à libérer sa bouche et dit d'une voix que seul son ravisseur pouvait entendre :

- Qu'est-ce qui se passe ? C'est un règlement de compte entre dealers ? Pourquoi m'avez-vous entraîné là-dedans ?

- Chut !

- Qu'allez-vous faire ?

- ... Qu'est-ce que je peux faire ? (Il le lâcha complètement) Va-t-en. Tu ne peux plus sauver personne ici.

- Comment... mais... ?

Il s'était fait entendre.

- Ah ? fit Melvin. Notre ami est enfin arrivé. Viens, on a à parler, toi et moi.

- Fuis, Dacis ! T'occupe pas de nous ! lança Michel. Fuis ! Ils nous tueront tous pour prendre nos forces de toute façon.

- La ferme ! le gifla le rustre.

- FUIS !

Il n'attendit pas qu'on lui répétât une fois de plus. Il se dirigea directement vers la cachette du sac qui contenait les Ronaces. Il abandonnait ses amis, comme un lâche. Mais qu'aurait-il pu faire ? Mourir avec eux ?

Melvin partit à sa poursuite en bousculant le médecin. Ses deux hommes de main restèrent pour garder les prisonniers.

Les fragments de pierre se trouvaient derrière une benne à ordures, sous des piles de vêtements usagés. Le service des poubelles ne passait plus à cet endroit, en faisant une bonne cachette. Dacis les prit et se tourna pour quitter les lieux. Melvin se tenait sur son chemin, toutes dents à l'air.

- Tu n'es pas très malin, fit-il. Vraiment pas malin du tout.

- Va mourir !

- Mourir ? Pourquoi ferai-je une chose pareille ? C'est toi qui as perdu la raison, pas moi.

- Alors va crever, sale chien !

- Hmm... Tes copains vont mourir, c'est sûr. Mais toi, je te laisserai une chance de survivre. T'es pas malin, tu pourrais nous être utile.

- Tu crois vraiment que je vais vous rejoindre ? rétorqua-t-il en serrant son sac, inquiet.

- Non. Je ne le crois pas une seconde, mais il fallait que je te récite tes droits.

- Mes droits... ? répéta-t-il en baissant les yeux.

Il posa son bien indûment acquis et pouffa doucement. Son corps changea d'état et se reforma en une nouvelle créature, de couleur unie. Ses jambes paraissaient trop longue, comparées au reste, très effilées. Melvin comprit ce qui allait suivre, mais trop tard. Dacis prit le sac et fit un bond jusqu'à une fenêtre du deuxième étage de l'appartement côtoyant la caserne. Il sauta ensuite sur le toit et fila. Son poursuivant se métamorphosa mais la course ne semblait pas être son fort. Seule son expérience et sa dextérité lui permettait de ne pas le perdre.

Les passants les voyaient mais leur expression ne tenaient pas de l'incrédulité, ce genre de phénomènes n'étaient pas rare, même s'il inspirait la crainte et le mépris. Certains s'arrêtaient pour regarder, d'autres tentaient de se cacher.

Le fuyard battait des records de vitesse, virant à droite ou à gauche, bousculant, cassant ou évitant ce qui se trouvait sur son passage. Il bondissait par-dessus des voitures en marche, atterrissait parfois sur le toit, l'enfonçant et effrayant les passagers, et s'élançait aussitôt.

Il lança un regard derrière lui, vérifiant la distance qui le séparait de Melvin. Il sourit. Ses jambes lui procuraient rapidité plus grande et ses cabrioles le menaient plus loin. Il était en train de le semer. Il connaissait ce quartier, sachant donc par où passer pour se débarrasser de lui.

Il traversa un parc de jeu, sauta ici et là et Melvin le perdit de vue. Il se faufila derrière un buisson, retrouva son apparence d'origine et rampa pour se cacher sous un banc. A l'instant même où il fut hors du champ de vision de tout œil environnant, son cauchemar se posa au-dessus de lui, tel un oiseau de malheur. Cessant immédiatement toute respiration, le jeune homme pria pour que l'autre

ne l'ait pas vu. Sa prière semblait exaucé, car le rapace descendit et alla chercher dans les végétations.

Melvin hésitait vraiment. Regarder sous chaque feuille ou continuer à avancer ? S'il restait ici et que sa cible était déjà ailleurs, il aurait du mal à le retrouver. S'il partait et que sa cible était dissimulée dans les environs, il serait tout aussi embêté.

Une adolescente se tenait face à lui, à quelques mètres, tremblotante et incapable de prendre ses jambes à son cou. On voyait pourtant que son vœu le plus cher serait de pouvoir le faire.

- Eh gamine ! T'as pas vu un mec comme moi dans les parages ?
- N... non, réussit-elle à articuler.
- Dans ce cas..., commença-t-il.

La fille n'attendit pas d'entendre la suite. Elle détala comme un lièvre prit en chasse. L'homme lui lança un juron macho puis se calma, fermant les yeux pour se concentrer.

« Je sens à peine son aura. Il doit être loin (Dacis reprit juste un peu de bouffée d'air frais). Ou bien il a repris son apparence humaine (Stupéfaction). Pff... Je ne peux même pas dire de quelle direction vient son aura de rat. Mes six sens sont censés être en Eveil, et je n'arrive pas à retrouver ce ver de terre. Je lui briserai les os, les uns après les autres, en prenant tout mon temps (ses yeux semblaient être sur le point de quitter leurs globes, son sourire carnassier). Terre-toi bien, je te jure de te débusquer et te faire goûter à ma tendresse ! »

## INCISON III

# LE FABULEUX DESTIN

Le devoir de philosophie s'annonça assez facile. Trois sujets étaient proposés. Winrild choisit celui qui portait sur la liberté. Ce mot lui était cher, il savait quoi dire. Il n'oublia cependant pas de parler de son imaginaire. Plaise à Dieu que son correcteur soit dévot de la fantaisie. Il fut le troisième à quitter la salle – Deux cancren avaient abandonnés sans trop se fouler.

Il alla sans tarder au CDI pour se perdre de nouveau dans ses lectures. Il jeta son dévolu sur un magazine qui traitait des capacités non utilisées du cerveau. Il le reposa au bout d'un quart d'heure. Ce livre ne lui apprenait rien de nouveau. Il jeta un œil à sa montre. Il pouvait prendre le bus d'onze heures et quart. Il ne perdit pas une seconde.

Pendant le trajet, il envoya un texto à un de ses contacts, puis croisa les bras et ferma les yeux. Il descendit à la gare de Saint-Pierre, commanda un sandwich et le dévora en marchant vers la médiathèque. Il salua la dame de l'accueil, ils se connaissaient bien, à présent. Au rayon roman, il hésita beaucoup. Finalement, il maudit sa propre vie et descendit au front de mer.

Il vérifia son portable, on ne lui avait pas répondu. Il soupira et s'assit sur un banc, face à la mer. Une image lui traversa l'esprit et il se mit à rire. Le rire se transforma vite en râle.

« Pourquoi ma vie est-elle si nulle ? Dieu, envoyez-moi quelque chose, n'importe quoi. S'il vous plaît, ma vie est un ennui. Pff... Je fais pitié. »

Il resta là durant des heures. La réponse à son message ne venait toujours pas, réponses aux deux messages. Il regarda son téléphone et repensa à la veille. Il l'éteignit, dépité. Il enleva ses chaussures et marcha sur le sable, le long de la

plage. Il y avait des baigneurs, quelques uns, par ce temps frais. Aucun ne lui prêtait attention.

Le soleil tira sa révérence et commença à se coucher. C'est alors que Winrild se rendit compte qu'il était tard. En se dépêchant, il pouvait avoir le dernier bus pour le Tampon, mais il n'en fit rien. Il décida de dormir à la belle étoile. Il se disait que ce petit imprévu mettrait du piment dans sa vie. Mais il n'en avait pas la certitude.

« Bon. Je rallume mon téléphone. Si elle m'a répondu, je rentre chez moi... Sinon, eh bien, je campe sous le ciel. »

Il avait reçu deux messages : un vocal et un texto. Il lit le texto et en fut ravi. Il alla se mouiller les pieds et se mit en route pour la gare. Il en oublia sa boîte vocale.

Chez lui, il dîna puis se doucha avant d'aller s'asseoir devant son ordinateur. Il se connecta sans perdre un instant sur MSN, pressé qu'il était de bavarder avec ses contacts. Il était en mode hors ligne. Il vérifia qui était présent et n'y vit pas Melissa. Rien d'étonnant, elle devait être en train de réviser. Il n'ouvra une boîte de discussion que pour une personne.

- Ohayo, Hinata-chan, écrivit-il. Comment çavate ?

- Konbanwa, Winrild-san. Çavate bien. Et toi?

- Mieux depuis que tu m'as répondu. Je commençais à croire que tu ne voulais pas me répondre.

- Mé non, fo pô pensé ça. Javé oublié mon fone ché moi. Jté manké ?

- Un peu. T'ai-je manqué ?

- Bocou. Mé di, pourkoi técri en entié ? Té le seul de mes contacts à le fair.

- La plupart de ceux qui écrivent comme toi sont nuls en orthographe, je me trompe ?

- C vré, mais bon. C pas grave, jsui plu à lécole, moa. En plus, dan mon boulo, jai pa besoin détre bone en « orthographe ». Jlais çà o littéraire com toi.

- Hinata ?

- Oui ?
- Comment dis-tu en japonais « Hinata est aussi bête que ses chaussures » ?
- Ingrat! Winrild no baka ! Tu veux que je te bloque ?
- Mais non. Je plaisante. Gomenasai, Hinata-chan.
- Mui. Ok. Ça te dirait de venir ensemble ?
- Hein ? T'es au courant qu'il y a un ou deux océans entre nous ?
- Oui, mais ça se fait. Plusieurs de mes contacts sortent avec des gens que j'ai jamais vus en vrai.
- Pourquoi tu veux que je fasse tout comme tes contacts ?
- Je sais pas. Alors, si tu veux, on se voit, toi et moi. En plus, tu es crakan. Et je sais que tu es célibataire, c'est toi qui me l'as avoué il y a longtemps.
- Je suis célibataire, mais mon cœur est pris.
- Ah je vois. C'est surman Loane. Elle est jolie, ok, mais elle a pas grand chose dans la caboche. D'après sa photo, je peux dire qu'elle n'est pas faite pour toi. Je pense pas non plus pouvoir être copine avec elle, cette pauvre fille !
- Ne t'emporte pas autant, si tu veux. Ne parle pas d'elle comme ça. Elle est moins futée que toi, je ne le nie pas, mais elle est d'une gentillesse qu'on ne trouve pas chez les filles aussi belles qu'elle. Elle est sincère et joviale. C'est ce que j'aime chez elle. Mais ce n'est pas elle qui détient mon cœur.
- C'est qui alors ? Elodie ? Tu parles souvent d'elle aussi.
- Non. Mais ça ne change rien. Je ne sors pas avec des gens que je ne peux pas voir qu'à travers un écran.
- Tu me brises le cœur. Je pensais être spéciale dans le tien, mais je vois que je me trompais. Snif.
- Tu as essayé d'écrire en entier, c'est louable. Au passage, tu as oublié un « s » à la fin. Et puis, tu es spéciale. J'ai vingt-sept personnes connectées et je ne parle qu'à toi.
- Tu vois, tu es crakan. Si tu veux, je peux mettre la caméra, comme ça tu me verras en direct.
- À quoi bon ? Tu sais que je ne vais pas là-dedans.

- Jsui pa digne de ton amour, ni dton regar... Arigato  
- Hinata, ce n'est pas ton genre non plus.  
- Pour toi, je veux bien faire une exception. Tu es unique.  
- Unique ? Je suis banal, oui. Si mon existence prenait fin, le monde ne changerait en rien.

- Parle pa com ça. Tu va pa te suicider, jesper !  
- Le suicide ? Ce n'est même pas une ombre de solution.

De la musique retentit dans sa chambre. Il s'agissait de son portable. Il jeta un œil sur l'identité de l'appelant.

« J'ai un appel. La mère de Boucles d'enfer », écrivit-il, rapide tel un écrivain chevronné. Il n'attendit pas qu'elle lui eût répondu :

- Allo, bonsoir.  
- Bonsoir... Winrild, Melissa est avec toi ?

Une note d'inquiétude sonnait dans sa voix. Il commença à s'inquiéter lui-même mais se maîtrisa :

- Euh... non. Pourquoi ?  
- Après l'examen de ce matin, elle est passée à la maison, ensuite elle est sortie un instant pour aller rendre un livre à une amie... !

- Reprenez-vous, madame.  
- Winrild... Elle... elle...  
- Elle n'en est pas revenue, c'est ça ?  
- J'ai appelé son amie... ! Elle m'a dit qu'elle a rendu le livre... et qu'elle est repartie aussitôt ! Elle n'est pas du genre à... disparaître sans prévenir ! (Winrild entendait les sanglots qu'elle essayait d'étouffer, également ceux d'un garçon)  
Son téléphone...

Elle n'arrivait plus à finir ses phrases. Le jeune homme le sentit et l'aida du mieux qu'il pouvait.

- Son téléphone est éteint ?  
- Je... Il... échec réseau !

- Vous avez téléphoné à ses autres amies ?

- Oui... ! Dans son... répertoire... (Elle expira fortement pour se reprendre) Il n'y avait pas beaucoup de noms. Je les ai tous essayés. Tu es le dernier, Winrild !

Il osa penser qu'il était dernier, dans l'ordre de préférence, puis il se rappela que son prénom commençait par W, lettre se trouvant loin de la première position. Il se haït d'avoir laissé cette idée fugitive se glisser dans son esprit. Il se mit à réfléchir. Tout se passait plus vite dans sa tête, sentant le danger. Son amie était introuvable. Cela pouvait être un manquement de la part de cette jeune écervelée, mais cela pouvait également être sérieux. Récemment, aux actualités, on parlait d'une adolescente enlevée et séquestrée pendant près de dix jours. On l'avait retrouvée à une cinquantaine de kilomètres de chez elle. L'heure n'était pas à la plaisanterie !

- Winrild... Je sais que tu es son meilleur ami... Tu dois savoir où elle a pu aller, ou... si elle a fugué.

- Fuguer ? Elle ne ferait jam...

Il reconsidéra la question. La veille, elle avait réagi assez bizarrement. Ce matin, ils n'avaient pas eu le temps de se parler. Qu'elle ait eût l'air préoccupé était tout à fait normal, elle était face à une épreuve du bac. Quoi d'autre aurait pu la préoccuper, de toutes façons ? Ce ne pouvait être la remarque qu'il lui avait faite. Alors quoi ? Si ce n'était pas cela, alors rien.

- Winrild ! Pourquoi tu ne dis rien ? Elle a fugué, c'est ça !

- Non. Calmez-vous, madame. Attendez-moi, je serai chez vous dans un quart d'heure.

- Pourquoi faire ? Elle a fugué, j'en étais sûre ! Tu viens lui prendre quelques affaires, hein !?

- Si vous ne vous calmez pas, vos réflexions seront tout aussi erronées que celle-là.

- Ne me parle pas comme à une enfant ! Dis-moi où est ma fille !

- S'il vous plait, calmez-vous.
- Comment pourrais-je me calmer ? Dis-le moi !

Winrild entendit une voix masculine en bruit de fond. Le père de Melissa recommandait à la mère de suivre ses conseils. Elle le repoussa mais fondit presque aussitôt. L'homme la prit avec douceur et la fit asseoir sur le divan. Elle lui prit le téléphone des mains et remercia le garçon de sa gentillesse.

- Pardonne-lui. Elle traverse un moment pénible.
- Je comprends. Je mets un pull et je sors.
- Ce n'est pas la peine. Je vais appeler la police.
- Non, monsieur. Elle ne fera rien avant demain. Ils vous donneront mille et une raisons. Vous avez vu Melissa en début d'après-midi. Pour la police, ce n'est pas suffisant. Raccrochez et attendez-moi s'il vous plait.

Il hésita à accepter, mais il le fit sans protester davantage. Il raccrocha. Winrild, de son côté, fourra son téléphone dans sa poche, prit un pull dans l'armoire et cria à sa mère un « je sors ». Alors qu'il était sur le pas de la porte, pour une raison qu'il ignora, il revint dans sa chambre pour emporter son eau de Cologne. Avant de sortir, il lut ce qu'avait écrit Hinata.

En gros, elle lui faisait des remontrances par rapport au fait qu'il la laissait pour parler à une femme mariée. Ensuite, elle tentait inutilement de le dissuader du suicide. Au final, elle s'était mise sur « absente » et avait écrit : « Mon piti, j'ai te laissé avec ta maitresse et j'ai me doucher puis j'ai manger. Bisoute (comme tu dis) et bye ».

Il ne prit pas la peine de lui répondre ni de se déconnecter. Il débrancha la prise de l'ordinateur et fila.

En chemin, il repensa au message vocal. L'idée que cela pouvait être le dernier communiqué de Melissa fleurit tel un feu d'artifice. Sa crainte en doubla. Il composa le numéro de sa messagerie tout en courant.

« Win ! Pourquoi t'as éteint ton téléphone ! Il se passe un truc bizarre ici ! Si seulement tu étais là pour voir ça. C'est ce dont tu as toujours rêvé. C'est

incroyable ! Il y a un tourbillon pas normal du tout à côté de la médiathèque. Tu sais, celle qui est en construction. C'est un tourbillon avec une fumée, mais il n'y a pas de feu. Et je vois à travers des étincelles ! Des étincelles ! Tu imagines !? Et... hein ? C'est quoi ça ? (Une dame laissa échapper un « mon Dieu ») Win ! (Il reconnut les bruits de quelqu'un qui court, suivit de celui du vent – pourquoi ne l'entendait-il pas avant ?) Au secours ! Win ! ça nous aspire ! »

Des hurlements – les siens mêlés à ceux de la dame – s'élevèrent et furent coupés net, comme si la communication avait été arrêtée avant l'heure.

*Echec réseau.*

Il tenta malgré tout de l'appeler. « Echec réseau ». Cela signifiait que le problème ne venait pas du téléphone – il n'était donc pas forcément éteint. Melissa devait se trouver dans une zone non couverte par le réseau. Cela n'arrangeait pas les choses pour autant.

Il mit moins de neuf minutes pour arriver chez les parents de mademoiselle Boucles d'enfer. Ils l'attendaient au seuil de la porte. Ils l'invitèrent à entrer et lui offrirent à boire. Il s'assit mais refusa la limonade (on ne boit pas avant de reprendre son souffle, avait-il dit). Il n'avait pas encore réfléchi au sujet du message. Allait-il leur en parler ?

Bien sûr que non.

Il ne leur cacha cependant pas qu'elle avait essayé de l'appeler mais qu'il n'avait pas pu répondre. Madame Bénard, la mère de la disparue, lui demanda si elle n'avait rien laissé dans son répondeur. Habile, il répondit spontanément, sans montrer qu'il inventait, qu'elle voulait simplement lui parler du devoir. Il précisa également qu'il venait tout juste de consulter sa boîte vocale, se sauvant de l'accusation d'avoir gardé cela secret.

Il voulut au départ dire qu'elle avait été devant la future médiathèque, mais cela les aurait amenés à aller chercher là-bas. C'est par-là qu'ils devraient chercher, alors pourquoi le cachait-il ? Il l'ignora. Il savait que ça n'avait

aucun lien avec le goût de l'aventure ni même l'envie de la retrouver sans mettre en danger les parents de son amie. Mais il ignorait ce qui le poussa à agir ainsi, idem pour l'eau de Cologne.

Il chercha un prétexte pour pouvoir s'en aller. Un qui pouvait lui laisser le champ libre. C'est-à-dire sans avoir les parents sur le dos. Le petit frère était également dans l'affaire.

Il était le meilleur ami de Melissa, aux dernières nouvelles. Maintenant qu'il y pensait, au lycée, elle n'avait pas beaucoup d'amis. Son surnom était plutôt célèbre. Un jour, des garçons parlaient d'un dessin animé, Sourire d'enfer. Elle arriva pile au moment où ce titre sortait de la bouche d'un des plaisantins. Ce dernier blagua sur les cheveux aux jolies boucles et le surnom devint éternel.

Elle ne pouvait compter que sur une poignée de personnes, et Winrild était l'un des plus anciens. Le plus ancien garçon qu'elle gardait comme ami. Il se rappela également qu'elle le considérait comme son confident. Elle lui disait des choses qu'elle ne révélait pas forcément à ses amies filles. Il n'était donc pas n'importe qui, et même la famille Bénard le savait.

Comment partir à sa recherche en les convaincant de ne pas bouger ? Aucune solution ne lui vint. Il était dans une impasse. Il devait agir seul. Mais pourquoi seul ? Il ne parvenait pas à en saisir le sens. Il vérifia le flacon dans sa poche, voulant se rassurer qu'il n'avait pas la raison. Il était encore lucide.

*Lucide !*

Il retrouva ses facultés.

- Il y a un endroit où elle se rend quand elle a besoin d'être seule. Ça m'était sorti de la tête, dit-il sans mentir.

- Où ? s'enquit madame Bénard

- Je ne trahirai pas la promesse que je lui ai faite. Pardonnez-moi pour cela. Je vais aller y jeter un œil. Je vous tiens au courant.

Sur cette parole, il se leva, mais un bras ferme le retint.

- Dis-moi tout ce que tu sais, insista monsieur Bénard.

- Vous me faites mal, monsieur.

- Je ne te lâcherai que lorsque tu me diras où est ma fille.

- Si je le savais, je ne serais pas ici. Je vais voir à l'endroit où elle est susceptible d'être car je ne vois rien d'autre à faire.

- Alors conduis-nous-y.

- Il n'en est pas question. Le mieux que vous puissiez faire et vous asseoir et attendre.

- Il s'agit de ma fille ! Gamin, fais attention à ce que tu dis ! cracha-t-il.

- Il s'agit de mon amie.

- Raison de plus pour nous aider à la trouver.

- Je peux très bien vous aider sans rompre ma promesse. (Il se rassit, regarda sa montre et soupira) Elle n'a disparu que depuis huit heures et vous vous inquiétez au point de perdre la clarté de vos jugements. Sérieusement, je ne pense pas qu'elle soit là-bas. Quelle raison aurait-elle de vouloir être seule ? Je n'en vois aucune. Et vous ?

- Elle ne nous parle que de ses examens, ces temps-ci, répondit la mère.

- Ses amies ne voient pas ce qui pourrait la pousser à fuguer, ajouta son mari. Elles seules pouvaient en savoir plus que nous.

- Vous avez dit que j'étais son meilleur ami. Le meilleur est censé être celui qui en sait mieux. A moins que je ne sois le motif de son retrait, elle n'irait pas là-bas. Et même si j'étais ce motif... (Il mit sa main dans poche), elle vous aurait menti pour justifier cette absence. Elle ne vous a rien dit. Ce qui signifie qu'il s'agit d'un autre cas. A partir de là, vous pouvez penser qu'elle a été kidnappée (un cri d'effroi échappa à la mère, il l'avait prévu et marqua une pause). Cela expliquerait le fait que son téléphone soit éteint (Nouveau cri). Et également celui du manque de réseau, si elle se trouve dans une zone non réceptive. Mais... ah ! mon téléphone vibre.

Il sortit son téléphone. Il sourit, feignant un soulagement, et répondit en commençant par les sermons pour la crédibilité puis le mit sur haut parleur.

« ... Bizarre ici ! Si seulement tu étais là pour voir ça. C'est ce dont tu as toujours rêvé. C'est incroyable ! Il y a un... »

Il avait tout prévu. Il avait appelé sa messagerie et compté dans tête pour savoir combien de temps il devait attendre pour appuyer sur les boutons nécessaires au moment opportun. Il avait mis le haut parleur pour deux raisons. La première, les parents inquiets ne devait pas douter que c'était leur fille. La deuxième, ils devaient sentir dans sa voix autre chose que l'angoisse, la gaieté. Il savait que la mère éplorée se jetterait sur lui pour pouvoir parler à sa fille. Et elle le fit avant qu'elle ne passât à l'épisode du tourbillon. A l'instant même où elle posa les doigts sur le portable, Winrild s'arrangea pour le faire tomber. Le fracas l'ouvrit et la batterie se retrouva à part.

Il le ramassa en s'excusant, se grondant de son propre chef, et en rassembla les pièces. Il rappela, mais bien, ce fut un échec. La faute devait revenir à la dame irréfléchie. C'était mesquin, mais il n'avait trouvé d'autre solution.

- Au moins, on sait qu'elle n'a pas été kidnappée. J'en suis soulagé, dit-il.

- Oui, mais nous ne savons pas où elle se trouve ! Tant qu'elle n'est pas là, je ne cesserai pas de m'inquiéter, fit madame Bénard.

Elle essaya vainement de la joindre à son tour. Il la fixa d'un air qui se voulait compatissant, puis regarda de nouveau sa montre.

- Je vais devoir rentrer. Ma mère doit m'attendre pour fermer la porte. Elle ne dort pas tant que je ne suis rentré. Tout comme vous pour votre fille. Je ne m'inquiéterai pas davantage. Elle a ignoré mes sermons, sous vos yeux, pour me parler de je ne sais quoi. Tel que je la connais, elle est tombée sur un truc louche qui lui a fait oublier ses responsabilités. Rappelez-vous la fois où elle avait été obligée de dormir chez sa grand-mère parce qu'elle voulait absolument rencontrer Calogero. Elle ne vous avait rien dit, par peur que vous ne l'en empêchiez.

- Ah oui, c'est vrai, fit Michael, le petit frère.

Crédule qu'il était, il allait faire marcher le plan du jeune homme. Ce soutien non volontaire l'aida un peu. Il lut sur les visages adultes qu'ils étaient sceptiques. Il risqua un pas de plus en les prenant dans ses bras, pour leur montrer sa sympathie. Il promit de les appeler s'il avait des nouvelles. Madame Bénard était contre l'idée qu'il partît comme ça, mais elle ne pouvait rien y faire. Après le départ de Winrild, elle appela la police, et eut le résultat qu'on lui avait prédit. Il fondit en larmes, impuissante.

Winrild prit la rue qui menait chez, puis fit un long détour pour aller à la future médiathèque. Il ne trouva comme indices que la poussière soulevée par le vent et une tache visible sous la lumière du lampadaire. Cette trace semblait avoir été causée par de la chaleur, d'après ce qu'il en jugea, ou quelque chose qui en créait ou utilisait.

« Un tourbillon, des étincelles, fumée, pas de feu... Si je croyais ce que je lisais, je penserais que c'est un vortex. Mais c'est impossible. J'ai beau rêver et espérer, je sais que ce n'est pas du domaine du possible. Elle a dû me faire une blague. »

Une blague ? De tout son cœur, il priait que ce ne fût pas le cas. La poussière montrait bien qu'elle n'avait pas été déposée par un vent ordinaire, et la trace ne se trouvait pas loin du centre de ce qu'aurait pu laisser un tourbillon. Il reconsidéra la configuration des lieux. Le cœur était mobile, et avait disparu sans faiblir arrivée à un certain point. De plus, la poussière et autres débris laissaient deviner un déplacement étrange. D'après ce qu'il en savait, ce qui se trouve loin du tourbillon est repoussé par les courants d'air créés, mais ce qui est très proche peut être attiré. La disposition de ce qui restait... Ce qui avait l'air d'avoir été attiré ne semblait pas être que d'un seul côté.

Il se plaça sur la tache et se positionna en face de ce qui avait l'air d'avoir tour à tour été repoussé puis aspiré. Il n'y avait que ce qui se trouvait devant lui. Un peu sur les côtés, mais vraiment un peu, et rien du derrière. Rien.

« Serait-ce vraiment un vortex ? Non... (Il souriait malgré lui. Le sourire se transforma en rires. Il jubilait presque) Non ? Soyons réaliste. Le souhait que j'ai fait cet après-midi serait-il réellement exaucé ? Cela ne se peut. Papa Dieu me ferait ce plaisir à moi ? Ou est-ce le diable ? Que ce soit l'un ou l'autre, je dois retrouver Boucles d'enfer. »

Il repensa aux deux choses insensées qu'il avait faites. Pourquoi avait-il emporté de l'eau de Cologne et mentit aux parents de Melissa pour venir sans eux. Il leva les yeux au ciel et cria :

« Le destin ! »

Ce fut alors qu'il reçut un choc mental. Il y perdit son latin. Tous ses muscles, cerveau compris, lui parurent parcourus d'une décharge électrique. Il entendit un bruit mat et se rendit compte qu'il était allongé de tout son long. L'obscurité s'empara lentement de lui.

# INCISON IV

## MALCHANCE

### VERSET I

Dacis n'osait plus bouger, si ce n'était son appareil respiratoire par moments. Il voyait son traqueur à un peu plus de dix mètres, de dos. Il osa ramper hors de sa cachette et prit les escaliers qui n'étaient pas loin. La rambarde le rendait invisible, mais ses mouvements trahissaient sa discrétion. Melvin l'entendit et vint se poster juste derrière lui :

- Salut, rat. Vous partez pour les champs ?

- Merde...

L'apeuré se laissa prendre par le col. Cette métamorphose rendait les gens assez fort pour soulever les autres d'un seul bras sans effort apparent.

- Que fait ta main dans ton dos ? Un Ronace, c'est ça ?

- Tout juste, auguste !

Melvin dut le lâcher, ne pouvant le retenir pendant sa transformation. Il souriait, étant fana de la bagarre. La pierre octroyait une force supplémentaire à son adversaire, ce qui pimentait les choses. Il savait cependant que cela n'allait pas changer grand-chose à l'issue du combat. Pour lui, un rat ne pouvait battre un lion. Aussi, il le laissa faire. Malheur lui en prit. Dacis était un peu plus malin qu'il le pensait. En effet, le jeune homme, au lieu d'engager un combat perdu d'avance, poussa son opposant, le projetant en bas des marches, et s'enfuit sans crier gare.

Cette fois-ci, il réussit à le semer. Il entra dans une maison aux fenêtres ouvertes, et se changea pour dissiper son aura. Il était à présent dans une chambre de fille, d'après ce qu'il en jugea. Le rose régnait en maître. Quelques

peluches de différentes tailles trainaient sur le lit et sur une chaise pliante. Des posters de chanteurs connus de leur monde trônaient un peu partout.

Dacis alla s'asseoir sur le lit, et au moment où il s'allongeait, une femme aux rides naissantes entra. Ils se fixèrent, l'une surprise, l'autre perplexe (Pourquoi perplexe ?). Elle tenait une pile de vêtements tout fraîchement pliés, sans doute allait-elle les ranger dans l'armoire.

- S'il vous plaît... ce n'est pas ce que vous croyez, commença le jeune homme.

- Et qu'est-ce que je crois ? Vous êtes un peu trop vieux pour ma fille, sale pédophile !

- Non ! Je ne la connais même pas ! Je suis poursuivi par un *Mélotais* ! Pitié, cachez-moi ici, le temps qu'il s'en aille ! lâcha-t-il rapidement, sans prendre le temps de respirer entre chaque phrase.

- Un *Mélotais*... ? fit-elle en portant sa main à sa bouche.

- Oui. De la bande des Devil Servants, si vous en avez entendu parler.

- Monsieur... Ne restez pas ici. Allez vous cacher ailleurs. Ne mettez pas ma famille en danger. Partez, s'il vous plaît.

- Ayez pitié ! Ils sont en train de torturer mes amis et... s'il me trouve...

- S'il vous trouve, ma famille va en pâtir. Partez ou j'appelle la police !

- Les Devil Servants ne craignent pas la police, ça ne sert à rien !

- Mais vous, ils vous enfermeront. Partez sur le champ !

- Chut, ne criez pas. Donnez-moi juste un quart d'heure. Le temps qu'il aille voir ailleurs.

- Je compte jusqu'à trois, si vous êtes encore là, j'appelle. Une. Deux...

- Si vous le prenez comme ça, gente dame.

Il la prit par le bras, la tira vers lui, la fit valser, lui plaqua une main sur la bouche pour l'empêcher d'émettre le moindre son et la bloqua au sol. Elle se débattit, mais un bon coup de coude dans le front lui rendit un peu de calme. Il l'attacha ensuite avec le pantalon en soie de sa propre fille.

## VERSET II

Un lycéen déambulait au Tampon, près de l'hôtel de ville. Il comprenait à peine ce qui se passait. Il venait de se faire à lui seul plus de trente grammes de marijuana. Il lui en restait encore un peu, mais il avait besoin de compagnie. Délirer en solitaire ne lui faisait pas très plaisir. Il croisa un homme à la cravate serrée. Il l'aborda sans hésiter.

- Oté cousin, viens fume un zafer a'ec ton dalon.  
- Comment ? Je ne suis pas cousin.  
- Pas la peine fait le fier comm'a, cousin. Fume a'ec moin, oté.  
- Va-t-en, sale drogué ! Rebut de la société !  
- Totoche ! Kosa ce langage-là ? Mi koz gentiment a'ec ou, et ou répond' comm'a<sup>1</sup> ?

- Laisse-moi ! Bâtard !

L'adolescent s'agrippa à lui, chancelant. Il lui fit un regard suppliant, rendu par un autre dégoûté. Le cravaté le repoussa, le faisant tomber. Il lui cracha dessus et s'en alla en vociférant. Le pauvre drogué souffla, dépité.

« 'Pess zoreille la merde ! Allez fait b\*\*\* a ou<sup>2</sup> ! »

Il se releva et se dirigea chez le seul ami qu'il avait, même si celui-ci le bassinait toujours avec sa morale et sa religion. Il se traina tant bien que mal, plus mal que bien, jusqu'à la maison de son camarade de classe. Devant le portail, il ne savait plus s'il devait appeler, ou sauter par-dessus. A aucun moment l'idée d'ouvrir ne lui vint. Il essaya d'escalader, en vain. Il était trop dans les vapes. Il éructa bruyamment, puis se laissa glisser le long du mur.

Il s'assoupit.

---

<sup>1</sup> C'est quoi ce langage ? Je te parle gentiment et tu me réponds comme ça ?

<sup>2</sup> Espèce de zoreille de merde ! Va te faire f\*\*\* !

## VERSET III

**W**inrild reprit connaissance dans ce qui semblait être une grotte. A l'entrée de celle-ci, on voyait des étoiles. Pas seulement dans le ciel, partout, comme s'il était perdu quelque part dans l'espace. Il pensa d'abord qu'il rêvait, et s'assura de la réalité des choses en se pinçant. Tout son corps était engourdi, un peu comme s'il s'était servi de substance stupéfiante. Il se remit debout en chancelant, très affaibli. Une sorte de grognement retentit à moins d'un mètre de son oreille. Un souffle chaud lui caressa la peau et un frisson lui parcourut l'échine. Il tourna la tête *lento* et ce qu'il vit lui fit échapper un cri d'effroi.

## VERSET IV

**L**e temps passa, et Dacis décida qu'il pouvait libérer la femme qui l'avait sauvé malgré elle. Il changea d'avis, sachant qu'elle émettrait des hurlements en appelant qui elle pouvait. Il la laissa donc au pied du lit, se contorsionnant comme un beau diable. Il sortit par où il était entré. Il se dirigea ensuite vers une maison éloignée des autres. Elle était grande, en bois, vieille et austère.

Il frappa à la porte et attendit. Un homme d'âge mûr vint lui ouvrir.

- Bonjour ! On a un problème ! Cachez-moi, vite !

- Attends, attends. Qu'as-tu encore fait ?

- Les Devil Servants ! Ils sont à nos trousses ! Ils ont sûrement déjà tué les autres ! Je... !

- Tu t'es enfui en abandonnant tes amis ? Cela ne m'étonne pas de toi. Mais pourquoi je te protégerai contre les Devil Servants ? Je ne veux pas avoir d'ennuis avec eux.

- Mais... Je... On vous a confié le garçon que vous nous avez demandé ! D'ailleurs sa sœur est venue nous le réclamer ! Elle avait un flingue et elle tirait partout ! Elle a tué...

- Cesse donc de crier ! Pourquoi est-elle venue vous voir ? Tu es vraiment un incapable. Et si on remontait jusqu'à moi, hein ?

- Ne vous inquiétez pas pour ça, je l'ai butée, cette idiote. Alors...

- Oh ? C'est dommage. Son frère va être très peiné.

- Hein ? Il est encore vivant ?

- Oui. Il est des nôtres, maintenant.

- Mais... il est trop jeune ! Comment a-t-il survécu ?

- Je ne sais pas. J'étais presque aussi surpris que toi.

- Bon, ok. Laissez-moi entrer, dit-il en avançant.

- Non, refusa son interlocuteur en lui posant une main sur le buste, l'arrêtant net. Ne fais pas un pas de plus.

- Pourquoi ?

- Ce sac, ce sont les Ronaces que tu leur as volés ?

- Ah ça... oui. Je suis désolé. Vraiment désolé. Ne m'abandonnez pas.

- Tu as bien abandonné tes amis.

- Je n'avais pas le choix ! Et puis, ce sont eux qui m'ont dit de partir !

- Tu recommences à crier. Si tu continues, c'est moi qui te tue.

- Pitié, monsieur Kemener...

- Tu ne mérites pas de vivre, accepte-le.

- Hein... ? Je... Donnez-moi au moins ces machins qui servent à ouvrir des vortex. Je ne vous demanderai plus rien.

- Tu ne sais même pas t'en servir.

- J'y arriverai. Faites-moi au moins cette faveur.

- D'accord. Mais promets que je ne te reverrai plus jamais.

- Comme vous voudrez. Je ne viendrai plus vous ennuyer.

## VERSET V

**U**ne créature au pelage noir se tenait face à Winrild. Elle ne correspondait à aucune de celle que celui-ci avait vue auparavant. Elle ressemblait au potentiel croisement d'un renard et d'un félin, fin et puissant. Ses yeux brillaient d'une lueur violette, sans pupille ni iris. Son museau arrivait à hauteur de la poitrine du garçon. Ses dents menaçantes paraissaient polies.

Pendant ce qui sembla être une bribe d'éternité, l'adolescent ne pouvait pas faire le moindre geste. Il essayait de se calmer, de trouver toute sa lucidité pour s'expliquer la situation. Elle n'avait rien d'ordinaire, mais il ne pouvait s'en réjouir, sentant que sa vie était en danger. Il pensa à Melissa. Était-ce ce fauve qui l'avait happée ? Était-elle toujours en vie ? Où était-elle ? Et où était-il lui-même ?

La créature grogna de nouveau. Il tituba en arrière et se retrouva à terre. Il voulut courir vers l'extérieur, mais seul le vide étoilé l'attendait. Aucune solution ne lui venait à l'esprit. Aucune, mis à part un affrontement. Mais que pouvait-il contre ce qu'il avait sous les yeux ?

Elle s'avança vers lui, menaçante.

« Réfléchissons, réfléchissons ! Argh ! Comment réfléchir dans cette situation ? Dans mes fantasmes, je réagissais toujours comme un héros, courageux et parfois téméraire. Mais là... je vais mourir ! Non. Réfléchissons. Réfléchissons ! Qu'est-ce que je peux faire ? Lui balancer quelque chose puis détalé. Lui balancer quoi ? Et détalé vers où ? »

Il scruta l'endroit. La grotte n'était en fait qu'un trou à pièce unique, la seule échappatoire était le précipice à la sortie. D'ailleurs, était-ce un précipice ? Il avait l'impression d'être dans une fusée et de voir l'espace à travers un immense hublot. Où se trouvait-il ! ?

Il n'y avait pas la moindre pierre, ni bout de bois, rien pour se défendre. Il repensa à sa fameuse eau de Cologne. A quoi elle pouvait servir ? Humm... il pouvait lui faire mal avec, peut-être l'égorger s'il cassait la flasque ? C'est alors qu'il remarqua qu'il était nu, totalement nu. Comment ne s'en était-il pas rendu compte ? Quoi qu'il en fût, il n'avait aucune arme.

« Dieu, à l'aide ! C'est dans des moments comme cela qu'on pense le plus à lui. Dans des moments comme ça ? *Qui* a déjà vécu un moment comme celui-ci ? A ma connaissance, personne. »

Le temps de réflexion n'avait duré en réalité que quelques secondes. La créature ouvrit la gueule et se jeta sur lui. Il lui servit un coup de pied sous la mâchoire, la refermant aussitôt. Il souriait. Il avait tellement rêvé dans sa vie... cette réalité, si c'en était une, n'était pas si désespérée qu'il le pensait un instant plus tôt. Il se sentait dans son élément.

Une rangée de griffes passa à un cheveu de sa joue. Il prit cette patte si généreusement offerte et la souleva, faisant perdre l'équilibre au fauve. Il passa ensuite par derrière et s'accrocha à son dos. Il enroula ses bras autour de la gorge et ses jambes des flancs. Il serra de toutes ses forces.

Le pseudo félin cabra, se débattit, mordant l'air et rugissant, mais le garçon tenait bon. Pas pour longtemps. Il tomba et la créature fondit sur le bras qu'il mit devant lui soi-disant pour se protéger. Il ferma les yeux et serra les dents lorsque ceux du molosse allaient se refermer sur son membre. Ne sentant rien, il les rouvrit lentement. Elle avait stoppé son geste, tenant sans toucher le bras du courageux bonhomme. Elle recula, et lui tourna le dos. Elle marcha tranquillement vers la sortie, arrivée au bord, elle leva le museau vers ce qui devait être le ciel et poussa un hurlement. Winrild ne comprenait plus rien.

« C'est quoi son problème. Et qu'est-ce qu'il se passe ? Je suis à poil dans une grotte spatiale, je peux respirer même si je sens que l'air est différent, une bête étrange m'attaque et au moment où elle va me déchiqueter, elle s'arrête et va gentiment crier un peu. Que se passe-t-il ? »

Comme pour lui répondre, la bête noire lui fit face et fit ce qui ressemblait de loin à un miaulement. Elle n'avait, présentement, presque rien d'effrayant. Winrild se releva et marcha vers elle. Il ne sut pas pourquoi, il sentait juste qu'il devait le faire, comme pour le reste. Il se posta devant elle et avança sa main.

Elle leva la patte, d'abord doucement, puis de toute violence, elle le frappa, le fit tourner, tomber sur le dos, et le griffa. Du sang et des hurlements de douleur s'élevèrent dans les airs. La bête rugit de toutes ses forces. De nouveau, un choc mental prit d'assaut le lycéen. Il s'engourdit, incapable de faire le moindre geste. Ses pensées devinrent floues. Sa vue s'embruma.

« Est-ce que... c'est cela, mourir ? »

Il tenta de bouger une dernière fois, ne le put pas et ses yeux se fermèrent d'eux-mêmes.

« Amé... lie... », réussit-il à articuler.

Il sombra.

## VERSET VI

**U**ne pierre ressemblant fortement à un Ronace trônait dans la paume de Dacis. Elle était de couleur rougeâtre, un peu argentée. Il la posa à terre, à côté d'une vraie Ronace, et se métamorphosa. Il reprit les deux pierres, et se concentra. La dernière se mit à briller et changea de propriété, devenant une boule composée d'énergie pure. Il la porta vers l'autre, les fondant. La première réagit et se mit à luire. La lumière créée devint éblouissante, puis disparut, laissant place à un mini typhon.

« Ah ! ça marche ! Je savais que je pouvais y arriver ! Tout le monde me sous-estime, mais voilà ! J'en suis capable ! »

Il s'était retiré dans un endroit dégagé, comptant peu de maisons, et celles qui y étaient conservaient une distance respectable entre elles. Il était très fier de lui, mais son sourire allait vite se faner, telle une rose ayant trop vécu. Ce qui devait devenir un vortex normal échappa à son contrôle et il n'osa pas se jeter dedans, étant moins bête que ce que certains croyaient.

« C'est quoi c'te bouse ? Pourquoi ça n'arrive qu'à moi !? »

Il recula, puis voulut revenir, mais il ne pouvait rien faire. Chacune de ces pierres magiques était à usage unique. Il s'en voulut, se maudit, dépité. Le passage inachevé se referma peu à peu, les bourrasques mourant. Il tourna les talons mais une voix attira son attention.

- Hein !?

- Ah ! Aïe... aïe !

Une jeune fille à la peau sombre et aux boucles noires essayait de se relever, l'instant plus tôt les quatre fers en l'air. Elle portait des Converse rouges à pois blancs, un jean rouge et un petit tee-shirt blanc. Un sac en bandoulière pendait de son épaule. Un téléphone portable était tombé. Une vieille dame gisait sans connaissance à ses côtés.

L'homme la dévisagea avec gravité. Elle était arrivée là par erreur, par son erreur. Elle, elle était perdue, presque totalement. Elle s'était écorchée le coude en atterrissant mais cela ne supprimait pas l'extraordinaire de ce qu'elle venait de vivre. Témoin d'un événement digne des fantasmes de son ami, elle s'était vue dérobée à son monde pour se retrouver devant cette créature au corps à couleur uniforme : noir d'encre !

Elle tremblait, frôlant l'hystérie, mais elle ne disait mot. Il la reluqua, ne dédaignant pas sa beauté timide.

- Bonjour. Ça va ? demanda-t-il.

- Euh... Ah...

- Ne t'inquiète pas, je n'ai pas l'intention de te faire du mal.

Il dit cela le plus simplement possible, comme s'il était normal de voyager entre deux mondes, « allez, c'est la fête, faut pas s'étonner ». Des larmes vinrent chatouiller les yeux de la jolie demoiselle apeurée.

- Eh, tu vas pas chialer, là. Si ?

- Je... T'approche pas !

Elle marcha à reculons, à quatre pattes. Elle se releva, tituba, tomba et déchira son jean au niveau du genou droit, y provoquant une éraflure. Dacis n'essaya pas de la retenir ou de l'aider. Il la regarda, indécis. Elle alla se caler contre un arbre, le cœur battant à tout rompre.

- N'oublie pas ta grand-mère, lâcha l'autre.

- C'est pas... et toi, t'es QUOI ?

- Je suis *quoi* ? Oh, je suis un *Mélotais*. Tu ne vas pas me dire que tu n'en as jamais vu. Si ?

- Mélo... tais ?

Il choisit ce moment pour lui montrer son apparence naturelle. Elle eut encore plus de frayeur qu'au début. Si elle l'avait pu, elle aurait traversé le bois, se serait fondue dedans pour ne plus jamais en sortir. Mais elle ne pouvait que trembler et gratter l'écorce avec ses ongles. Pour empirer les choses, sa vessie la menaça d'entrer en guerre. Elle jeta un œil à la dame allongée au sol et pensa un instant qu'elle aurait pu faire comme elle, se gentiment laisser tomber dans les bras de Morphée.

- Euh... Tu vas pas tomber dans les pommes, hein ? En général, je ne fais pas autant d'effet aux filles.

- Que... Comment... (Elle scruta les environs. Le paysage lui paraissait à peu près normal, mais pas du tout familier) On est où ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Comment me suis-je retrouvée ici ? Pourquoi... Je veux savoir ! C'est quoi tout ça !?

- Pour faire bref, t'es plus dans ton monde, et je sais pas du tout comment te renvoyer à ta maison.

- Qu...quoi ?

- Pourquoi t'es autant étonnée ? Ton monde est plus dévastée que le mien, des *Mélotais*, t'as dû en voir de toutes sortes. (La voyant incrédule, il ajouta, comme pour se donner du crédit) D'ailleurs, c'est là-bas que j'ai reçu mes Lésions.

- Hein ? Lésions ? Mais de quoi tu me parles ? Dans mon monde, les gens comme toi n'existent pas !

- Mais c'est toi qui dis des conneries ! Y a des dictatures partout ! Les plus puissants *Mélotais* dirigent tout et se font la guerre quand ils s'ennuient !

La frayeur de Boucles d'enfer disparut, presque. Elle était prête à se défendre. Elle n'allait pas laisser ce gars qui change de forme comme de la pâte à modeler traiter son univers ainsi.

- Les mecs comme toi, fameux machins là, *Mélotais*, il n'y en a pas chez moi ! Du moins à l'île de la Réunion.

- La Réunion ? Bizarre comme nom, pour une île. Mais même les îles les plus perdues sont concernées. Et...

Enfin, il comprit. Non seulement il n'avait pas réussi à ouvrir un vortex correct, mais en plus il s'était trompé de correspondance. Il pensait aller se cacher dans l'univers Alpha, comme ils l'avaient surnommé, car il s'agissait du premier qui était entré en « correspondance » avec le leur.

- Tu viens peut-être de l'univers Beta alors ?

- Hein ? Je viens de la Terre. Je suis sur une autre planète, c'est ça ?

- De la Terre ? Mais... Alpha et Beta n'appellent pas leur planète comme ça. Comment ce fait-il que... ? C'est nous qu'on appelle la Terre « La Terre ». Tu viens d'où, à la fin !?

- Non ! Ici, c'est où ! C'est ça la question ! J'étais tranquillement en train de rentrer chez moi quand votre tourbillon bizarre m'a aspirée ! J'ai rien compris de ce qui s'est passé, mais je m'en fiche ! Je veux rentrer chez moi avant le début du sabbat !

- Le sabbat ? C'est quoi ça ? Un événement important ?

- Arrête avec tes questions et réponds-moi ! Je veux rentrer !

- C'est impossible ! Je voulais me barrer d'ici, moi aussi. C'est fichu, maintenant. Ça n'arrive qu'à moi, ça. (Il leva les yeux au ciel) Kemener de mes deux ! C'est de sa faute tout ça. (Il s'agenouilla) Je vais morfler, c'est trop con. Ils vont me tuer et je peux rien faire. (Des larmes se montrèrent) Mes amis... ils sont sûrement morts à l'heure qu'il est. C'est moi qui les ai entraînés là-dedans, et je m'enfuis le premier, les laissant à leur sort ! Pff... je mérite bien de crever.

- Renvoyez-moi chez moi avant de mourir, osa Melissa. C'est pas que...

- Ta gueule, toi ! T'es rien, toi ! Je sais même pas d'où tu viens !

- Eh ! C'est de ta faute si je suis ici ! Répare ton erreur, au moins ! S'il te plait.

- Va voir ce croulant de Kemener ! Il veut plus me voir.

Il se frappa le front, jura, shoota dans un galet, jura encore puis alla s'adosser à un arbre.

- Dans quoi me suis-je mis ? C'est quoi cette poisse ? Tout se passait bien. Il a fallu que l'autre gamine vienne nous tirer dessus, que ces saligauds de Devil Servants nous retrouvent et... et là, je pensais me tirer peinard. Et ben non ! Y a une fille bizarre et une mémé qui apparaissent comme ça, venues de nulle part ! Il s'appelle comme ça, ton univers ? *Nulle part* ?

- Tu m'as l'air de manquer de chance, mon pauvre...

Elle s'était approchée de lui, étant très ouverte du cœur. Elle posa une main compatissante sur son épaule et lui fit un sourire qui se voulait rassurant.

## VERSET VII

Les ténèbres se laissaient doucement transpercer par une pâle lumière. Le métis ne se trouvait plus dans la grotte. Il était à présent sur une sorte de plate-

forme, en roc, entourée d'étoiles, flottante dans le vide sidérale. Il saignait abondamment. Quatre traces de griffes assez profondes marquaient son dos, du haut de l'omoplate gauche jusqu'au flanc droit. Il avait mal au crâne, ses oreilles sifflaient, sa vue floutait par saccades.

« Où suis-je encore ? Ah... J'ai mal. Où est passé l'autre bête ? »

Il ne la voyait nulle part. Le plafond stellaire le perturbait plus qu'auparavant. Il était seul sur ce rocher, perdu dans l'espace, et il pouvait respirer. Il remarqua que l'air ici était différent du premier endroit. Il ne saurait dire en quoi, mais il le sentait. Cependant, ce qui le préoccupait le plus, ce n'était pas où il avait atterri, ni comment il respirait, mais plutôt comment retourner à sa misérable petite ville. Elle ne lui manquait pas beaucoup, c'est juste qu'il n'aimait pas l'idée de finir ses jours en mode solitaire à côté des étoiles.

« Pourquoi suis-je nu ? se demanda-t-il. Serait-ce comme le décrivait Audrey Niffenegger dans *De toute éternité*<sup>3</sup> ? Le fameux Henry qui voyage dans le temps et l'espace et se retrouve toujours à poil... Serait-ce cela ? (Ses yeux s'illuminèrent, il en oublia ses douleurs) Je n'osais croire que cela pouvait arriver... Je dois être dans le futur, après l'explosion de la Terre ! Mais ça n'explique pas le fait que je puisse respirer. Cette plate-forme fait environ... trente-mètres carré, ou un peu moins. La surface est lisse, polie, et... Hmm... ? Comment se fait-il qu'il y ait une gravité comme celle-ci ? Je suis à peine plus léger que sur Terre. L'oxygène... m'a l'air plus sain. Comment est-ce possible ? Que dis-je ? Dans tout ceci, y a-t-il quelque chose qui soit scientifiquement possible ? Et Comm... ! »

Les entailles l'élancèrent. La douleur s'intensifia fortement. Il se mordit le bras pour ne pas hurler, il ne put se retenir. Le silence fut brisé par son puissant cri d'agonie. Euh... pas d'agonie, mais presque. Il perdait beaucoup de sang.

« J'ai la tête qui tourne... Je vais perdre connaissance si ça continue ! Ahhh... Réfléchissons, réfléchissons ! Comment arrêter l'hémorragie ? Je n'ai rien !

---

<sup>3</sup> Traduction du livre *The Time Traveler's Wife*, par Jean Pascal Bernard et Nathalie Besse

Purée ! Dans cette situation... la salive ! En ai-je assez pour tout ça !? Ahh... Aux grands maux, les grands remèdes. Je n'ai pas de grand remède ! Je délire... ça y est. Lucide, soyons lucide. Je n'ai rien d'autre que la salive pour le moment. »

Il déversa son crachat dans ses mains et commença à se le passer sur les blessures. Pendant qu'il s'affairait à cela, en gémissant, la bête noire refit son apparition. Il ne la remarqua que lorsqu'elle s'avança à pas lents vers lui.

« Oh non... C'en est fini de moi. »

Elle ne dégageait aucune agressivité. Winrild, sans savoir pourquoi, voulut lui faire confiance et la laissa s'approcher. Elle lui lécha les plaies, avec délicatesse. Le jeune homme s'en remit à elle, s'abandonnant totalement à ses soins. Il ne comprenait rien à ce qui se passait, mais il se sentait soulagé. Celle qui l'avait grièvement blessé le soignait avec affection. Oui, il sentait émaner d'elle une certaine affection. Rien de tout ceci et cela n'était normal. Se poser des questions intelligentes était illusoire, dénué de sens. La fée des nuits enchantées lui ouvrit les bras et il s'y laissa dorloter. Une fois de plus, sa conscience partit ailleurs.

## VERSET VIII

**M**elissa tapotait les joues de la dame inconsciente afin de la ramener à elle. Celle-ci reprit ses esprits et elle n'hésita pas à crier, appeler à l'aide, poser des questions, prier un Dieu en qui elle ne croyait qu'une fois par semaine et crier encore. Le jeune homme les regardait, sans voix.

- Madame, je ne comprends pas non plus ce qui se passe, dit Melissa. Ce dont je suis sûre, c'est que nous ne sommes plus au Tampon.

- Nous sommes où alors ?

- Je... ne sais pas.

- Vous êtes à Saint Luc, répondit Dacis. Sur l'île Bourbon.

- L'île... Bourbon !? Notre île s'appelait comme ça autre fois ! Qu'est-ce que... ?

- Oui, il y a parfois quelques similitudes.

- Mais de quoi parlez-vous ? s'enquit la vieille dame.

- Grand-mère, vous n'êtes plus chez vous. Bienvenue dans votre nouvelle demeure.

- Comment ?

- Tu peux expliquer à cette mémé, s'te plait ? lâcha Dacis en direction de Melissa.

- Lui expliquer quoi ? Qu'un vortex nous a transportées dans une autre dimension ? Qu'on est dans le passé ? Ce n'est vrai qu'à la télé, ça ! Si seulement Win était là.

- C'est qui, ton petit ami ?

Elle s'empourpra, mais cela ne se vit pas, pour des raisons évidentes, mais elle était apparemment gênée. Elle passa vite du faisán à l'étalon.

- Ramène-nous chez nous.

- J'peux pas, j't'ai dit.

- S'il vous plait, tenta la dame, qu'est-ce qui s'est passé ? Mon mari m'attend. Il doit se faire du mouron.

- Ok. Je vous emmène chez un ami... euh non. C'est pas un ami, ce croulant. En tout cas, il pourra vous... il va savoir que c'est à cause de moi. C'est vraiment pas mon jour. Bon, on va quand même y aller. Avec un peu... avec beaucoup de chance, il acceptera de nous aider.

- Oui, mais... on est loin du Tampon ? Si ce n'est pas loin, ce n'est pas la peine de déranger votre ami, je peux y aller à pied. Je suis encore forte, vous savez ?

Dacis la toisa un bref instant, se demandant si elle pouvait vraiment marcher d'une ville à l'autre. De toute façon, ce n'était pas avec ses pieds qu'elle pourrait rentrer chez elle.

Tout tournait mal pour le pauvre jeune homme. Son enfance n'était déjà pas heureuse, mais depuis qu'il était devenu *Mélotais*, quelques bons moments on eut lieu, ensuite tout avait empiré. Sa plus grosse bêtise étant bien sûr d'avoir volé ces fameuses pierres.

- Nous sommes à Saint Luc, madame. Ça vous dit quelque chose ?

- Non. C'est un quartier de quelle ville, ça ?

- Ce n'est pas un quartier, mais une ville. Ne vous inquiétez pas, je vous ramènerai chez vous.

- Merci, mon brave. Comment vous appelez-vous ?

- Dacis.

- Dacis... c'est Mauricien ? Ou Tamoul ?

- Hein ? J'en sais rien. Et vous ?

- Appelez-moi Zorzette, comme tout le monde.

« *Personne* ici ne vous appelle comme ça, mais bon », pensa-t-il.

- Moi, c'est Melissa. On y va ?

- Oui.

Les présentations faites, le trio se mit en route. Dacis était sur le qui-vive, se crispant au moindre bruit ou geste. Boucles d'or et Zorzette le regardait, inquiètes. La pauvre Georgette s'inquiétait surtout de savoir si elle rentrerait assez tôt pour que son mari n'appelle pas la police. Elle pensa à demander un téléphone, mais en voyant la tête que faisait leur *sauveur*, elle n'osa pas.

Melissa en voulait à son portable de ne pas capter de réseau dans un moment aussi intense. Cependant, quelque part, elle était heureuse. Elle s'imaginait racontant tout cela à son Win chéri. Elle s'imaginait la réaction de celui-ci. Elle s'imaginait vivre cela avec lui. Elle s'imaginait... Et si ce n'était que son

imagination ? Non, elle avait bien vu la mini tornade, puis... qu'avait-elle vu avant d'atterrir face à ce garçon qui était sous sa forme effrayante ?

Elle avait été aspirée, le paysage avait été effacé, comme par magie. Ensuite... ensuite... elle était ici. Il y avait un « trou » dans sa mémoire. Combien de temps s'était-il écoulé avant qu'elle ressorte du vortex ? Elle vérifia son dernier appel, celui qui n'avait pas abouti.

Winrild

15/06/07 – 14:39

Or, il était déjà trois heures passées de deux minutes. Qu'avait-elle fait ou vécu pendant ce temps ? Ou bien était-ce le décalage horaire entre les deux dimensions ? L'idée lui sembla juste, mais non. Décalage horaire ou pas, l'heure ne se règle pas toute seule, sur un Samsung E250 tout du moins. Cela ne devait faire que dix minutes, au maximum, qu'elle était là. Or, elle avait été aspirée pendant l'appel. Au pire, à quatorze heures quarante. Alors...

- Méliissa, tu as du crédit ? s'avança Georgette.

- Oui, mais il n'y a pas de réseau.

- Ah... dommage.

« Un texto ! pensa-t-elle. Oui, il le recevra dès qu'on aura du réseau. »

Sur cette idée positive (positive pour les simples d'esprit, cela va de soi), elle composa un « long » SMS et l'envoya, fière d'elle. Elle n'avait plus l'air de s'inquiéter, elle rayonnait. Dacis montrait une toute autre tête. Il ruminait, mais restait sur le qui-vive.

## VERSET IX

**L**e métis franco-malgache se réveilla sur un tas de carton. Ses membres étaient tout engourdis et... habillés. Il semblait faire un peu de fièvre aussi. Il

tenta de bouger mais son corps refusa dans un premier temps. Avec lenteur et patience, il finit par lever la tête. Il se mit assis et scruta l'endroit. Murs en briques, sol en pavés. Le ciel était peu couvert, découvrant quelques étoiles ici et là. Il planait une odeur vague de sardines et d'humidité.

Un éclair de douleur lui traversa le dos et la mémoire lui revint. Il saignait encore. Son eau de Cologne était dans sa poche, cette fois-ci. Il la sortit et s'en aspergea généreusement. Il n'oublia pas de crier avant de serrer les dents ainsi que ses poings.

« C'était juste pour ça que j'ai eu l'intuition d'emmener ça ? Purée ! Enfin... c'est quand même mieux que rien. Mais pourquoi est-ce que mon sixième sens travaille autant cette nuit ? Hum... Je suis peut-être en train de rêver. Non. Une douleur pareille ne peut exister dans un rêve, sauf peut-être dans Matrix. Bon... C'est quoi la suite ? »

Il se mit debout et jeta un œil à son téléphone. Pas de réseau. Il se massa le front puis marcha, suivant son instinct. Il faisait froid et son pull dégoulinait du liquide vital. Il n'y avait pas grand-monde pour lui venir en aide ou lui créer des ennuis. Il ne voyait personne dehors.

## VERSET X

**L**e trio arriva chez le dénommé Kemener. Dacis frappa à la porte puis se mit en retrait de façon à ce que celui-ci vît les filles en premier.

- Bonjour, mes dames. Que puis-je pour..., s'interrompit-il en voyant le jeune homme.

- Euh... Je vais tout expliquer ! C'est que... Comment dire ?

- Qu'est-ce qu'il y a ? T'as raté, comme je l'avais pensé ?

- Non. Enfin, si. J'ai bien ouvert le vortex, mais pas... comment dire ? Pas dans le bon sens. Je crois.

- T'es vraiment un bon à rien ! Je t'avais dit que je voulais plus te revoir ! Tu t'en rappelles ? Ou bien ta cervelle de moineau a déjà oublié !?

- Je n'ai pas oublié... mais c'est pas pour moi, là. C'est surtout pour elles que...

- Tu avais promis que tu ne reviendrais plus. Je vais te tuer et tout sera réglé.

Melissa et Georgette n'osaient pas placer un mot, effrayées par cet homme. Elles firent un pas en arrière, en même temps que Dacis lorsque celui-ci entendit la menace.

- Monsieur Kemener... Non... Elles ne viennent pas d'un monde qu'on connaît ! C'est un autre ! Elles n'ont jamais entendu parler des *Mélotais* ! Tout est nouveau pour elles ! lâcha-t-il en un temps record, en un seul souffle.

- Oh... ? C'est vrai ça ?

- Oui. Demande-leur.

- C'est vrai, mes dames ?

Georgette restait muette, priant en son for intérieur pour disparaître et ne jamais s'être trouvée là. La cafrine se dévoua donc.

- Oui. Il y a eu ce tourbillon et... C'est totalement fou, tout ça. Mais c'est vrai. Et on a atterri devant un monstre. Devant lui.

- *Mélotais*, pas monstre, rectifia Kemener.

- Comme vous voulez, mais... expliquez-moi comment tout cela est possible ? Je ne croyais pas sérieusement en la théorie des mondes parallèles jusqu'à présent, alors...

- Certaines choses n'ont pas besoin que tu crois en leur existence, tu sais ? Cet idiot vous a emmené ici et il n'a aucun moyen de vous ramener chez vous. Moi non plus, d'ailleurs.

- Comment ça ? sauta Dacis. Vous pouvez très bien le faire !

- Tais-toi ou je te tue sans attendre. Jeune fille, je ne connais pas votre monde. Je peux essayer au hasard d'ouvrir un vortex mais il y a peu de chance qu'il débouche dans votre monde. Mais ce n'est pas tout.

- Ce n'est pas tout ? répéta-t-elle.

- Des *Mélotais* vont bientôt apparaître dans votre monde. Et petit à petit, il sera détruit.

- Hein ?

- Entrez, je vais vous expliquer.

Ils ne se firent pas prier. La maison était grande et bien entretenue. Par contre, il n'y avait pas un seul tableau ou photo, ni image d'aucune sorte. Quelques fauteuils étaient disposés en cercle vers un coin du salon. Ils prirent place.

- D'après ce que je sais, le premier *Mélotais* de notre monde a vu le jour il y a environ deux siècles. Ça se propage comme une épidémie. Il suffit qu'il y ait connexion entre deux mondes dont l'un est déjà contaminé.

- C'est une maladie qui l'a rendu comme ça ? demanda Melissa en fixant Dacis.

- Pas vraiment. Il est porteur des Lésions. Ces lésions sont causées par des créatures qui se faufilent dans les vortex et vont « conquérir » d'autres mondes. Il ne peut y avoir de *Mélotais* sans *Sympholais*. Ces derniers se servent de nous pour visiter les univers aux dépens de ces habitants. En fait, lorsqu'il y a connexion, les mondes finissent par fusionner et se détruire. Le nôtre a déjà commencé son déclin. Le vôtre va suivre. Ne soyez pas surprises lorsque vous verrez des gens comme nous circuler dans vos rues.

- Vous aussi... vous êtes *Mélotais* ?

- Oui. Mais ne pensez pas que nous le sommes tous. Mais à ce jour, plus de 5% des gens de cette planète le sont. D'ailleurs... Vous ne l'êtes pas, vous ?

- Mais non !

- Vous n'avez pas rencontré de créature noire avant de vous retrouver devant cet idiot ?

- Non... Pas que je m'en souviene.

- Vous n'avez aucune blessure, une griffure ?

- Non. Je le saurai, sinon.

- Hum... Ok.

Il se leva et se dirigea vers une pièce se trouvant à l'opposé de la porte d'entrée. Il demanda à Dacis de le suivre.

# INCISION V

## ALPHA

### VERSET I

**W**inrild avançait en suivant son instinct. Il prenait les rues comme s'il connaissait le chemin à suivre, mais n'en savait rien. Ses pensées se bousculaient dans sa tête. Il y en avait trop et elles arrivaient en rafales. La Créature. Le vortex. La grotte. La plate-forme. Les étoiles. La bête noire. Le tourbillon. L'espace. Son instinct !

C'était comme si quelqu'un lui soufflait des idées. En y réfléchissant, ce fut depuis qu'il était en bord de mer. Peut-être depuis qu'il avait formulé un vœu. Mais pourquoi Dieu exaucerait ce vœu ? Pourquoi créer un nouvel univers juste pour le satisfaire, lui ? Ceci devait exister depuis longtemps, mais peut-être que lui n'aurait jamais vécu tout cela s'il ne l'avait souhaité ? Non ? Si ?

Il jeta un œil à son téléphone. Toujours pas de réseau. Il était déjà vingt et une heure.

Il reprit sa marche. C'est là qu'il vit ce qui ressemblait à un homme, mais qui n'en avait pas toutes les propriétés.

### VERSET II

**K**emener demanda à Dacis d'attendre et appela un petit garçon. Ce dernier vint à eux, l'air timide et épuisé. En voyant celui qu'on traitait quotidiennement d'idiot, il prit peur et voulut reculer.

- N'aies pas peur, Thoma. Il ne te fera rien. Je t'ai expliqué pourquoi il a dû faire ce qu'il a fait.

- Il est au courant que..., commença le jeune homme.

- Tais-toi ! ordonna-t-il. Thoma, il y a deux personnes dans la pièce d'à côté. Tu veux bien aller leur tenir compagnie, s'il te plait ?

- Oui, monsieur.

- Tu peux aussi leur offrir à boire, s'il te plait ?

- Oui, monsieur.

- Merci. A tout à l'heure.

Sans répondre, le garçon les laissa parler entre eux et alla se présenter aux Réunionnais.

- Bien, à nous deux, imbécile. Donne-moi de bonnes raisons de ne pas te tuer. Sois aussi intelligent que tu le peux.

- Monsieur...Je vous assure que...

- J'ai dit « intelligent ».

- ...

- Tu n'en as aucune ?

- Si. Elles ne viennent pas des deux mondes qu'on connaît ! C'est une grande découverte, ça !

- Tu es incapable de parler sans crier ?

- Excusez-moi, fit-il d'une petite voix. Grâce à moi, vous pouvez rencontrer votre... votre... comment vous appelez ça, déjà ?

- *Harmonait* ?

- Oui, voilà ! Puisque les autres sont plus puissants que...

- N'en rajoute pas. Voilà une bonne raison. Tu vois que tu peux être intelligent. J'y avais déjà pensé, mais rien ne me dit qu'il peut porter les Lésions, ou même si je peux le trouver. Donc, ce n'est pas suffisant. Je t'écoute.

- Mais... euh... S'il vous plait.

- Tu sais très bien que je n'aurai pas de compassion pour toi.

- La fille est très jolie ! Vous pourrez...

Kemener le frappa, le poussa contre un mur et lui empoigna la gorge, l'air plus méchant que jamais. Il n'était pas homo mais la proposition qu'allait lui faire son interlocuteur fut pris pour une insulte. Il était prêt à le tuer, mais il se ravisa.

- Je t'ai trouvé une deuxième bonne raison, monsieur le pervers. Tu vas les accompagner dans Alpha, sans tes Ronaces. Tu te débarrasseras de la vieille puis tu reviendras avec la fille demain, vivante. Là, je te rendrai tes pierres.

- Mais pourquoi ?

- Même avec la meilleure explication du monde, tu ne comprendrais pas.

- On peut toujours essayer... non ? Et si vous me lâchez, peut-être que... enfin...

- Ok, dit-il en le libérant. Si tu es le premier à avoir ouvert un vortex vers leur monde, cela signifie que la connexion n'existe qu'entre celui-ci et le leur. Si tu l'emmènes à Alpha, il y a des chances qu'elle reçoive des Lésions. Si elle en survit, il y aura possibilité qu'elle retourne dans le sien et y emmène un *Sympholait*. Au moins un fera l'affaire. Ainsi, les énergies contenues dans Alpha iront dans son univers et permettront un flux assez important pour créer des *Mélotais*. J'aurais donc plus de chance de rencontrer mon *Harmonait*. Tu saisis ?

- Euh... je crois. Mais... je dois juste l'emmener là-bas ?

- Que pourrais-tu faire d'autres, de toute façon ? Je te demanderai juste de la garder en vie. Si elle meurt, tu ferais mieux de te suicider.

Dacis déglutit avec peine et fit une grimace. Survivre était une lourde tâche dans Alpha, d'après ce qu'il en savait. Protéger quelqu'un d'autre... il ne s'en sentait pas capable. Il réfléchit du mieux qu'il put et décida d'accepter. Il pouvait très bien se débarrasser de la fille et ficher le camp, une fois là-bas. Le vieux avait peu de chances de le retrouver, le monde est vaste. Si se séparer des Ronaces était le prix à payer, pourquoi pas ? Il pourrait très bien en voler d'autres.

- D'accord. J'accepte.

- Très bien. Tu ne verras donc pas d'inconvénient à avaler une certaine mixture ?

- Hein ?

- Rien de bien méchant. Juste celle qui te tuera au bout de quelques dizaines d'heures ?

- Vous voulez m'empoisonner ?

- Je te donnerai le remède si tu reviens à temps. Si tu reviens trop tôt, je te tuerai de mes mains. Si tu ne reviens pas, eh bien...

« Ce type est vraiment effrayant. Il est fou à lier, pensa le pauvre jeune homme. Mais pourquoi je suis revenu ici ? J'en ai marre ! »

- Alors ? Tu acceptes toujours ?

- J'ai le choix peut-être !? Espèce de fou !

- Ne deviens pas insolent, voyons.

Il dit cela, l'air féroce calmé. Sur ce, il tourna les talons et revint avec un verre contenant un liquide jaunâtre. Dacis le but à contrecœur en serrant le poing.

## VERSET III

Le jeune fumeur de marijuana revint lentement à lui. Un clochard passait par là, une bouteille à la main. Il en eut envie. Il sourit et se leva. Il l'appela et lui demanda de partager.

- Partager quoi ? J'suis pas ton père.

- Oté, cousin. Fais un geste, té. Ou sa pas laisse à moin a'ec la soif, hein ?<sup>1</sup>

- Eh ! Pa out' cousin, moin ! Sort' ter là, don ! Pess moukate !<sup>2</sup>

- Koé !? Kosa ou la dit, ou là ?<sup>3</sup>

Le drogué se jeta sur le soulard et le mit à terre. La bouteille ne quitta pas la main ferme de son possesseur, pour le moment. Ils se cognèrent en proférant des insultes (le genre que l'auteur tient à ne pas marquer) et en faisant de multiples gestes exagérés et inutiles.

Le jeune réussit à choper la bouteille et s'éloigna de quelques pas, tentant de garder son équilibre. L'autre voulut charger mais se ravisa en le voyant sortir un cannif.

- Si ou veut mort pour èn' bouteille le rhum, vyien à ou.<sup>4</sup>

- 'Touffe à ou avec, zafer ! Pess délinquant ! Tout' façon, i retrouve, ça. Zordi, c'est moin, demain, c'est ou. 'Touffe avec, don !<sup>5</sup>

- Ouais, c'est ça, conclut-il en agitant son arme. Pess clodo !

Le clochard jura puis s'en alla, le maudissant. Il marmonna tout en le fusillant du regard jusqu'à prendre le tournant d'une rue. Le lycéen s'en

---

<sup>1</sup> Tu ne vas pas me laisser assoiffé, hein ?

<sup>2</sup> Je ne suis pas ton cousin. Dégage de là, espèce de \*\*\* (mot intraduisible, très peu flatteur)

<sup>3</sup> Quoi ? T'as dit quoi, là ?

<sup>4</sup> Si tu veux mourir pour une bouteille de rhum, viens

<sup>5</sup> Etouffe-toi avec ! Espèce de délinquant ! De toute façon, ça se retrouve, ça. Aujourd'hui, c'est moi, demain, c'est toi. Donc, étouffe-toi avec.

voulut un peu. Il pensait juste à un partage, il aurait bien offert une part de ses « feuilles », mais l'autre l'avait insulté.

Il se rassit donc et but. Après la seconde gorgée, la bouteille lui échappa des mains et se renversa. Il regarda la flaque se former, contemplateur. Il fronça les sourcils. De toute sa vie, il n'avait jamais vu ce qui venait de se produire sous ses yeux. Quelque chose venait de se dessiner devant lui. Un dessin ? Pas vraiment. Une calligraphie, peut-être. Il avait déjà vu ces caractères quelque part. Sa figure se tordit pour exprimer la surprise et la frayeur.

## VERSET IV

**M**elissa demanda où se trouvait les toilettes avant de boire le thé chaud qu'on lui proposait. Elle n'en pouvait plus, la pauvre. Georgette se sentit soudain seule en la voyant foncer vers une porte. Elle se tourna vers Thoma, un sourire gênée aux lèvres.

- Dis-moi, mon garçon, est-ce que...euh...

- Désolé, madame, je ne peux pas vous aider.

- Tu ne sais même pas ce que j'allais te demander, fit-elle en riant à peine.

- Si. Je le sais.

Elle eut tout à coup peur de ce garçon. Il paraissait très calme, trop même. Le genre qui vous glace le sang. Elle eut un léger rictus puis se terra légèrement dans son fauteuil. Melissa lui manquait vraiment, alors qu'elles se connaissaient à peine.

Cette dernière vint la rassurer sans s'en rendre compte. Dacis ne tarda pas à se montrer également, suivi de près par Kemener.

- Ma dame, ma demoiselle, je vais vous donner quelques explications avant de vous renvoyer chez vous. A propos des *Mélotais* et compagnie, vous n'avez sûrement pas compris grand-chose, du fait que vous ayez du mal à croire à tout ceci. Sachez juste que bien des mondes coexistent. Je ne parle pas de mondes parallèles où juste une action au lieu d'une autre

entraîne des futurs différents. Les êtres vivants se « partagent » une existence, c'est tout. Vous n'aurez pas de « double », où que ce soit.

- Excusez-moi, l'interrompit Melissa. Euh... votre discours... euh... scientifique ne nous intéresse pas beaucoup. Je n'y comprends rien, surtout après tout ce qui s'est passé. Ramenez-nous simplement chez nous.

L'homme la dévisagea longuement avant de poursuivre :

- Je comprends votre impatience, mais je pensais que vous voudriez savoir. Tant pis. Sortons.

- Vous nous ramenez chez nous ? demanda Georgette.

- Tout à fait. Vous allez pouvoir revoir ceux qui vous manquent.

- D'accord monsieur. Vous êtes très gentil.

- On ne me le dit pas souvent, mais c'est doux à entendre, répondit-il d'une voix charmante.

Ils sortirent donc sans perdre de temps.

Dacis était très stressé, et cela se voyait. Boucles d'enfer le fixa d'un œil inquiet, mais ne dit rien. Elle n'avait qu'une envie. Revoir Winrild. Non. Deux envies. Revoir Winrild et honorer son Saba. Elle était chrétienne adventiste et ne négligeait jamais ce jour saint qui débutait le vendredi au coucher de l'astre solaire et finissait samedi au même moment.

Kemener tenait une pierre à l'apparence précieuse dans sa main. Il avait l'air de savoir s'en servir mieux que « l'idiot », remarqua la lycéenne. Elle sourit à cette idée. C'était plus rassurant.

La pierre s'illumina. Le trouble s'installa. L'air tourbillonna. Le vortex s'ouvrit. Contrairement à la première fois, ce ne fut pas violent. Ils se sentaient aspirés, mais sans plus. Leurs pieds ne décollaient pas.

Les filles frissonnèrent. Elles avaient du mal à y croire. Elles essayaient même de ne pas y penser. Rentrer. Seulement rentrer. Dacis lorgna l'homme au tempérament faussement flegmatique en grimaçant. Un signe de celui-ci l'intima à avancer. Il fit donc le premier pas.

- Suivez-moi.

- Là... dedans ? fit Georgette.

- Oui, mémé. La sortie est au bout du tunnel.

Melissa la prit par la main et s'avança également.

Ils eurent le vertige.

Elles sentirent la conscience leur échapper. Elles tentèrent de lutter.  
En vain.

## VERSET V

Les trois malchanceux se retrouvèrent dans un monde à l'air assez dévasté. Plusieurs bâtiments étaient en ruines et une brume brunâtre flottait dans l'air. En scrutant le paysage, ils avaient parfois, à certains endroits, l'impression d'être face à un mirage. Un effet d'optique les prenait en victimes, mais ce n'était pas cela. Deux images se superposaient ici et là, puis une seule était visible, flouté par l'air peu limpide, très lourd.

Ils ne voyaient pour l'instant aucune forme de vie, au milieu de cet ancien village. Les maisons, inhabitées, étaient très espacées entre elles. Une chaleur anormale flottait, tantôt balayée par une brusque bourrasque froide, tantôt de retour.

Ils entendirent le bruit de pierres qui s'écrasent au sol, les faisant sursauter. C'était les briques d'une bâtisse qui tombaient. La frayeur se transforma vite en curiosité. En heurtant le sol, elles donnaient l'impression d'être dans l'eau, ou bien vu à travers un aquarium. Puis elles furent comme dissoutes, ou métamorphosées en poussières. Poussières qui semblaient voguer entre deux réalités.

Georgette se mit à tousser, de plus en plus fort. Elle posa un genou à terre. Melissa la soutint en s'inquiétant. Respirer était difficile par ici.

« C'est quoi ça !? hurla-t-elle. Nous ne sommes pas chez nous ! »

Elle laissa la sexagénaire et se jeta sur le jeune homme. Elle lui décocha un coup sous le menton et le plaqua contre un poteau. Poteau qui craqua sous le choc, bizarrement d'ailleurs, et se brisa. Ils se retrouvèrent par terre, elle sur lui.

- Parle ! C'est quoi ça ? Où est-ce qu'on est ? Et c'est quoi ce poteau en métal qui se casse aussi facilement ? Hein !? Oh ? Tu vas répondre ?

- Dégage ! ordonna-t-il en la repoussant. Dégage ! C'est Kemener le responsable, pas moi.

- Où est-ce qu'on est !? HEIN !?

- Arrêtez, supplia Georgette. Ne vous battez pas.

- Ne pas nous battre ? C'est bientôt le Saba ! Je dois rentrer chez moi ! Demain, je dois être à l'église ! Et lui... Non ! C'en est trop ! Win ! T'es où, bon sang !?

- Arrêtez, les enfants...

- Mais barre-toi ! (Il gifla Boucles d'enfer et la poussa sur le côté) C'est pas moi le responsable, que je te dis !

Indignée, elle voulut revenir à la charge, mais une voix attira leur attention.

« Oh ! Y a quelqu'un ici ? Vous vous battez, on dirait ! Si vous êtes des *Mélotais*, dites-le ! Heheh, ça m'intéresse ! »

Alertes, les nouveaux venus cessèrent même de respirer. Dacis fut le premier à bouger. Il prit la cafrine par la main et posa son index à la verticale sur sa bouche, signifiant « chut ». Il la tira vers un coin qu'il montra d'un signe de tête.

- Barrons-nous de là, chuchota-t-il. Ces gars sont vraiment dangereux.

- Dangereux ? Pire que toi ? Tu es doué pour foutre la merde, on dirait.

- Ils n'hésitent à tuer. Je ne plaisante pas. J'ai perdu mon frère ici.

- Comment ? s'affola Georgette.

- Chut ! Venez.

Ils se faufilèrent dans ce qui restait d'une boutique de souvenirs. La vieille personne toussa encore, très bruyamment. Dacis la fusilla du regard puis se rappela des consignes qu'il avait reçues.

- Tu fais chier, mémé.

- Quoi ?

- Tu vas nous faire repérer. En plus, tu peux pas courir. T'as pas longtemps à vivre, alors... sacrifie-toi.

- Eh ! s'indigna Melissa. Tu perds la boule ? Zorzette, ne l'écoutez pas. Il est fou... et on est dans un monde de fous.

- ...

- Mais sois réaliste. On est fichus avec cette mémé. Dans tous les cas, elle y reste. Nous, on a une chance. Eh, grand-mère, sois pas égoïste, laisse-nous vivre !

Il avait parlé trop fort. Une pierre lancée à bout portant s'encadra entre deux briques, à quelques centimètres de son oreille. Il se retourna. Un *Mélotais* à l'air fort et confiant le toisait de haut, tout sourire.

- Merde, siffla Dacis. Merde ! Qu'est-ce qu'on fait ? Qu'est-ce qu'on fait ? Bordel, qu'est-ce qu'on fait !?

- Je... je..., balbutia Melissa.

- T'as l'air d'être un *Mélotais*. T'as qu'à te battre, répondit l'arrogant. Je suis arrivé dans ce monde par hasard, et y a pas grand-monde dans cette ville. Du moins, je n'ai croisé personne. A part vous !

## VERSET VI

La flaque perdit peu à peu sa forme, laissant au jeune tamponnais le temps de « croire » qu'il avait halluciné. Il la scruta longuement (très très longuement, car son esprit était au ralenti, le pauvre). Peu à peu, il se posa des questions sur sa vie.

Qui était-il ? Que faisait-il ? A quoi servait-il ? Servait-il à quelque chose au moins ? Pourquoi existait-il ? Pourquoi toutes ces questions ? Il avait cessé de se les poser aussitôt après son « vrai baptême ». Le soir où il avait fumé son premier joint. Pourquoi revenaient-elles maintenant ?

Il se retourna et fixa la maison de son ami. Il lui vint l'idée de comparer leurs deux vies. L'un se faisait parfois appelé « sœur de couvent » parce qu'il se privait de beaucoup de choses (de trop de choses, selon l'avis général) et lui... « le déchet ».

Tout à coup, le poids de sa vie lui parut évident. Elle était d'une lourdeur avilissante. Des larmes lui montèrent aux yeux. Ce poids... il l'avait supporté pendant des années, puis il avait cru s'en être débarrassé. Et là, à cause de ce clochard, tout lui revenait à la figure. Ce

n'était bien sûr pas de la faute de ce pauvre monsieur. Mélanger la drogue et l'alcool n'a jamais été une bonne chose.

Il renifla bruyamment puis enfonça un doigt dans l'une de ses narines. Il se moucha sur son tee-shirt (sale) tout en réfléchissant (difficilement) à ce qu'il allait faire. Il pensa à escalader le portail, mais il ne s'en sentait pas la force. Il donna quelques coups de pieds dedans, se faisant plus mal à lui-même qu'à autre chose. Il éructa maints jurons puis se rassit, s'adossant au mur.

« Mustafa, vient voir à moin, té. L'a besoin à ou, là, dit-il. Kosa ou fait, mon dalon ? »

## VERSET VII

**M**elissa ouvrit grand la bouche, mais aucun son ne sortit. Tout en la laissant béante, elle se tourna vers Georgette et se précipité vers elle. Dacis, prit la direction inverse. Il courut vers un mur qui semblait s'effriter et sauta. Au-dessus du sol, avant de heurter la paroi, il se métamorphosa. D'un puissant coup de poing, il se fraya un passage et passa. Dès qu'il entra en contact avec le sol, il décolla, ne regardant même pas derrière lui.

L'autre *Mélotais* hésita un bref instant puis se lança à sa poursuite. Il trouvait le fuyard très rapide. Il jeta un œil aux jambes de celui-ci. Il sourit. Il avait compris d'où lui venait cette vitesse.

« Ayant sûrement l'habitude de fuir, il a concentré le maximum d'énergie dans ses membres inférieurs pour les rendre encore plus performants. Anormalement longs et souples tout en étant musclés. Hum... hehe. Mon adversaire est un velociraptor. La chasse va être bonne. »

## VERSET VIII

**U**n adolescent à la barbe naissante revenait de la mosquée. Il était habillé de blanc et tenait un chapelet à la main. Il récitait en arabe « Dieu soit loué » tout en faisant passer une bille à chaque fois. Son visage et même sa démarche laissait penser à un flegme plutôt mature pour son âge, alors qu'il était lycéen.

Il remarqua le corps visiblement sans vie et s'arrêta. Il s'en approcha en prononçant la profession de foi (des musulmans). Il reconnut son camarade de classe. Il vivait encore.

- Daniel..., fit-il en le bousculant du pied. Daniel, mais quand est-ce que tu comprendras ?

- Hein... ? Mustafa ! Enfin ! Mi té pou attend' à ou depuis taleur !

- Tu veux entrer, c'est ça ?

- Ou veux pas ?

- Viens.

- Merci, dit-il en se levant disgracieusement. Mais... tu ne vas pas me croire ! J'ai vu un truc tout à l'heure !

- Oulah... quand tu te mets à parler français, c'est que ton cerveau s'est mis en condition de philosophe. Entrons.

- C'est sérieux. C'est pas pour dire de la merde !

- Je te crois, mon ami, fit-il, cachant son agacement.

Ils entrèrent dans la maison. Des posters représentant la Mecque et la Kaaba ornaient les murs du salon (et presque toutes les pièces, d'ailleurs). On y voyait aussi des sortes de parchemins en tissu déroulés et accrochés ici et là. Des sourates du Coran, les quatre-vingt-dix-neuf attributs de Dieu, des calligraphies et autres.

Le toxicomane se sentait souvent mal à l'aise en entrant dans ce « monde », mais aujourd'hui plus que jamais. Surtout lorsqu'il tomba nez à nez avec une certaine calligraphie.

Une fois dans la chambre du garçon, il se lança sans perdre plus de temps dans son récit :

- Eh ! Sérieux ! Ok, j'avais un peu fumé... et bu aussi, mais ce que j'ai vu...

- Prends ton souffle. Parle tranquillement, Daniel.

- Regarde ! lança-t-il en prenant un classeur qui se trouvait sur le bureau, il l'ouvra e montra une page du doigt. C'est ça que j'ai vu. Je te jure, c'était pas une hallucination ! C'était écrit ça sur le sol.

- Euh... Tu sais, sur le sol, on peut écrire ce qu'on veut. Tu fais comment pour trouver ça extraordinaire ?

- Mais... C'est pas un moune que l'a écrit ça, té. C'est èn' bouteille le rhum !

- Quoi ? Euh... Je reviens de la mosquée, l'âme grandie après ces instants de prière, pour t'entendre délirer ?

- Mais non ! Mi délire pas, zafer !

- Tu parles plus français. Ça veut dire que t'es plus trop en mode philosophe. Sérieusement, si tu n'as rien de mieux à dire, rentre chez toi.

- Té ah ! J'ai fait tomber une bouteille et devine quelle forme a pris la flaque !

Les yeux de Mustafa s'écarquillèrent. Il le regarda sévèrement, le sondant. Celui-ci ne semblait pas avoir tous ces moyens, mais le sérieux brillait en lui. Le musulman fixa le classeur, puis sourit.

- Allah akbar ! C'est un signe !

- Un signe de quoi ? Je suis pas zarab, moi.

- Un signe de Dieu. La fin du monde est proche ! Tu le sais, non ? Et... la question de l'existence de Dieu ne se posera plus. Il faudra juste choisir la Vie Eternelle ou l'Enfer Eternel. Daniel, tu as été élu. Tu dois faire tes cinq prières journalières et aller à la Mecque, sinon, tu vas brûler en enfer.

- Quoi ? Kosa pou dis à moin, ou là ? N'importe koé ! Par hasard, mi vois un pess signe à terre, et tout' suite ou dis à mouin barre la mosquée a'ec ou ? Ou l'a pou 'nir fou, ou koé ?

- Je suis sérieux.

- Eh, ou connais zot deux Winrild i fait chier à moin. Mi koz créole a'ec zot, et zot i répond' à moin en français. Zot l'a honte zot culture ou koé ?

- Ne change pas de sujet. Viens, je vais te faire réciter la Shahada.

- La Shaha-koé ? Eh ! Mi reste pas là, moin. Arrête déconner, don !

- Daniel !

Déjà, il quittait le salon, mais il eut le vertige, tout à coup. Il sentit comme une force supérieure qui voulait lui parler. Ce n'était en fait que les stupéfiants qu'il avait pris qui le mettait dans cet état d'hallucination.

Il fit quand même l'effort de tenir debout et fila. Il ne put pas aller bien loin. Il s'affala à quelques mètres de la maison et se laissa envahir par le sommeil. Il avait faim, très faim. Il aurait dû demander à l'autre de lui offrir à manger avant de s'enfuir. Trop tard. On n'oublie qu'on a faim, lorsqu'on dort, tant qu'on arrive à dormir. Cela ne lui prit pas beaucoup de temps. Il s'allongea sur le côté, passa son bras sous sa tête puis ferma les yeux. En quelques secondes, il ronflait.

## VERSET IX

**D**acis perdait haleine mais ne semait pas son poursuivant. Une sorte de brouillard mouvait devant lui. Ce phénomène n'était en rien normal. C'était comme du gaz, flou et déformant. Il jura en comprenant ce que cela signifiait, mais trop tard. Dans sa course, il ne pouvait pas s'arrêter ni dévier de sa trajectoire.

Il jura une seconde fois en y entrant. Un hoquet brusque le prit, ses mouvements furent comme ralentis, son poids modifié et son corps soumis à une énergie glaciale. Lentement, il se retourna e se penchant, essayant de se retenir à quelque chose, mais rien.

Il pouvait un autre décor à l'extérieur de sa cage gazeuse. Sa vue se troubla et il faillit perdre conscience. Son corps le lança soudainement. Il avait mal. Il hurla.

L'autre rit et ne ralentit pas un instant. Il se lança à son tour dedans, sûr de lui. Ils se retrouvèrent tous deux dans un autre univers.

- Merde ! Pourquoi... ? fit le lâche, en ralentissant puis s'arrêtant. Pourquoi le destin s'acharne contre moi ?

- C'est comme ça, désolé, lui répondit le chasseur.

Ils se firent face, ayant revêtu leur forme de « combat ».

Le malchanceux, sans réfléchir, attaqua le premier. Il tenta une feinte, ayant lancé un direct du gauche, puis enchaina par un uppercut droit. L'autre para, leva le pied et frappa. Il fit mouche.

Dacis se l'était pris au menton. Son cerveau fut secoué. Une seconde, sa vue se brouilla et il perdit l'équilibre. Il tint bon et reprit ses esprits. Alors qu'il se remettait en garde en braquant son attention sur l'adversaire, il vint un massif poing rotatif foncer vers son nez.

## VERSET X

Georgette tremblait, et toussait, choquée par tous les événements. Melissa se demanda si ce n'était que maintenant que celle-ci réalisait ce qui se passait depuis le début. Elle tenta de le calmer, mais elle gigotait. Elle était état de choc, apparemment. Sa respiration devenait inquiétante. Ses yeux, menaçant de quitter leurs orbites, s'injectèrent de sang et les larmes coulèrent.

- Zorzette ! Zorzette !

- Ahhhh...

- S'il vous plait, tenez bon ! Il faut... il faut... respirer. Oui, respirez !

- Le diable ! Ma fille, ce garçon est le diable ! Tu l'as vu ? Il s'est transformé en diable !

« C'est vrai qu'elle ne l'avait pas vu sous cette apparence, se dit Melissa. Je comprends son choc, mais je ne veux pas qu'elle meure dans mes bras. Oh mon Dieu, aidez-nous. Venez-nous en aide, mon Seigneur et Sauveur. Sauvez-nous du diab... Le diable ? Est-ce que... »

Une frayeur sans nom s'empara d'elle. Ses peurs les plus profondes l'assaillirent. Lucifer avait bel et bien certains pouvoirs. Et si cela était son œuvre ? Et si TOUT cela était son œuvre ? Ce monde chaotique, tombant en ruine et se disloquant. Les avait-il emmenés dans l'au-delà, le lieu de damnation, l'antre du diable ?

Lentement, sa main alla se scotcher sur sa bouche. Elle pleurait. Elle lâcha Georgette et s'éloigna même d'elle. Elle posa ses jolies fesses par terre. Elle ne pouvait plus reculer. Son corps se recouvrait de frisson. L'hystérie allait-elle la happer, elle aussi ?

Son autre main, ne sachant que faire, gratter le sol, à la recherche de quelque chose, n'importe quoi.

« Seigneur Dieu... Vous qui êtes aux cieux... Au nom de Jésus... »

Ses doigts arrivèrent à son genou découverts et égratigné. Elle regarda le peu de sang qu'il en sortait. Elle caressa les bouts déchirés et maculés du jean autout.

« Protégez-nous du malin... Seigneur Dieu... Que votre nom soit sanc... »

Ses yeux atterrirent sur sa poche droite. Un bout de chaîne dépassait. Elle le saisit illico et tira. Une croix en argent. Elle l'embrassa tout en bénissant le nom du Seigneur.

La grand-mère la regarda puis en fit de même. Elle avait également un pendentif avec l'effigie de Jésus crucifié. A elles deux, elles prièrent en pleurant. Elles récitaient en chœur ou en solo des versets.

## VERSET XI

**N**otre Père qui es aux cieux, que ton nom soit sanctifié ; que ton règne vienne ; et que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour, pardonne-nous nos offenses comme nous aussi nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ; ne nous soumets pas en tentation, mais *délivre-nous du malin*. Car c'est à toi qu'appartiennent dans tous les siècles le règne, la puissance, et la gloire.

Cette oeuvre n'est pas libre de droits.

Vous pouvez l'imprimer, la lire et en parler tout en spécifiant que l'auteur est  
Raslani ABDOU-OUSSENI alias Shaashimov.

Toute modification est strictement interdite.

Pour plus d'information, veuillez nous contacter : [contact@shaashimov.fr](mailto:contact@shaashimov.fr)

<http://www.shaashimov.fr>